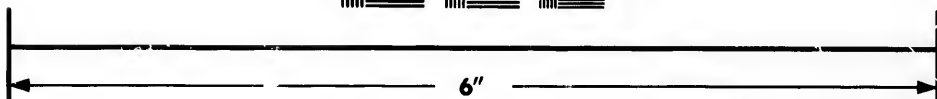
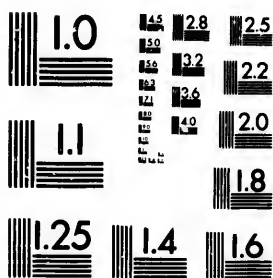


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
12
13
14

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

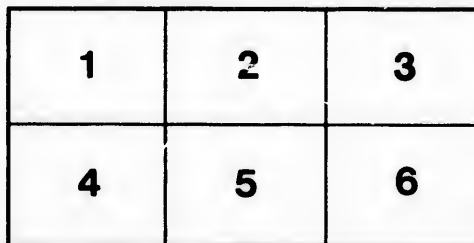
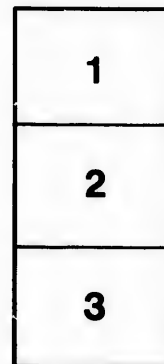
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

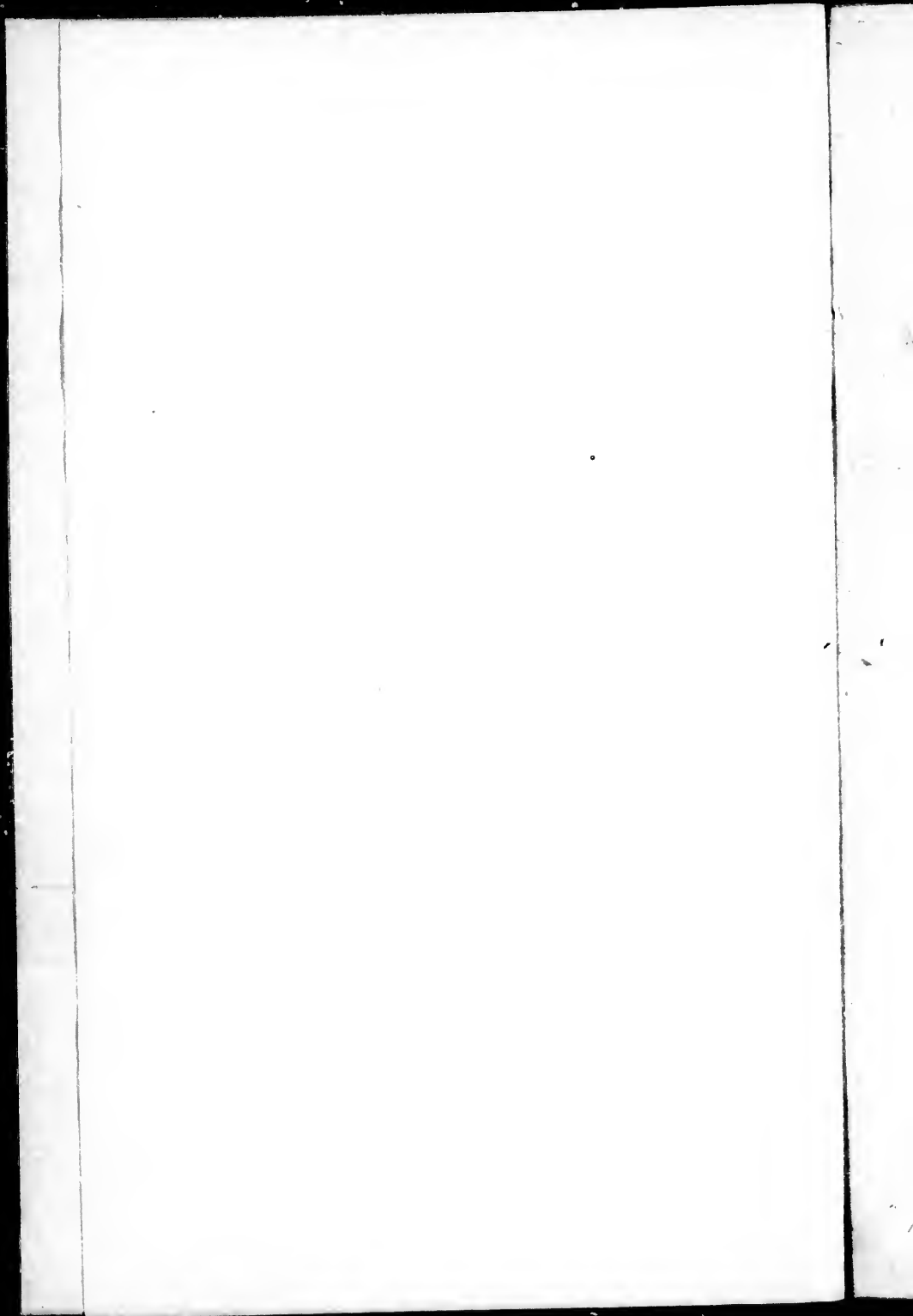
Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
difler
une
mage

rata

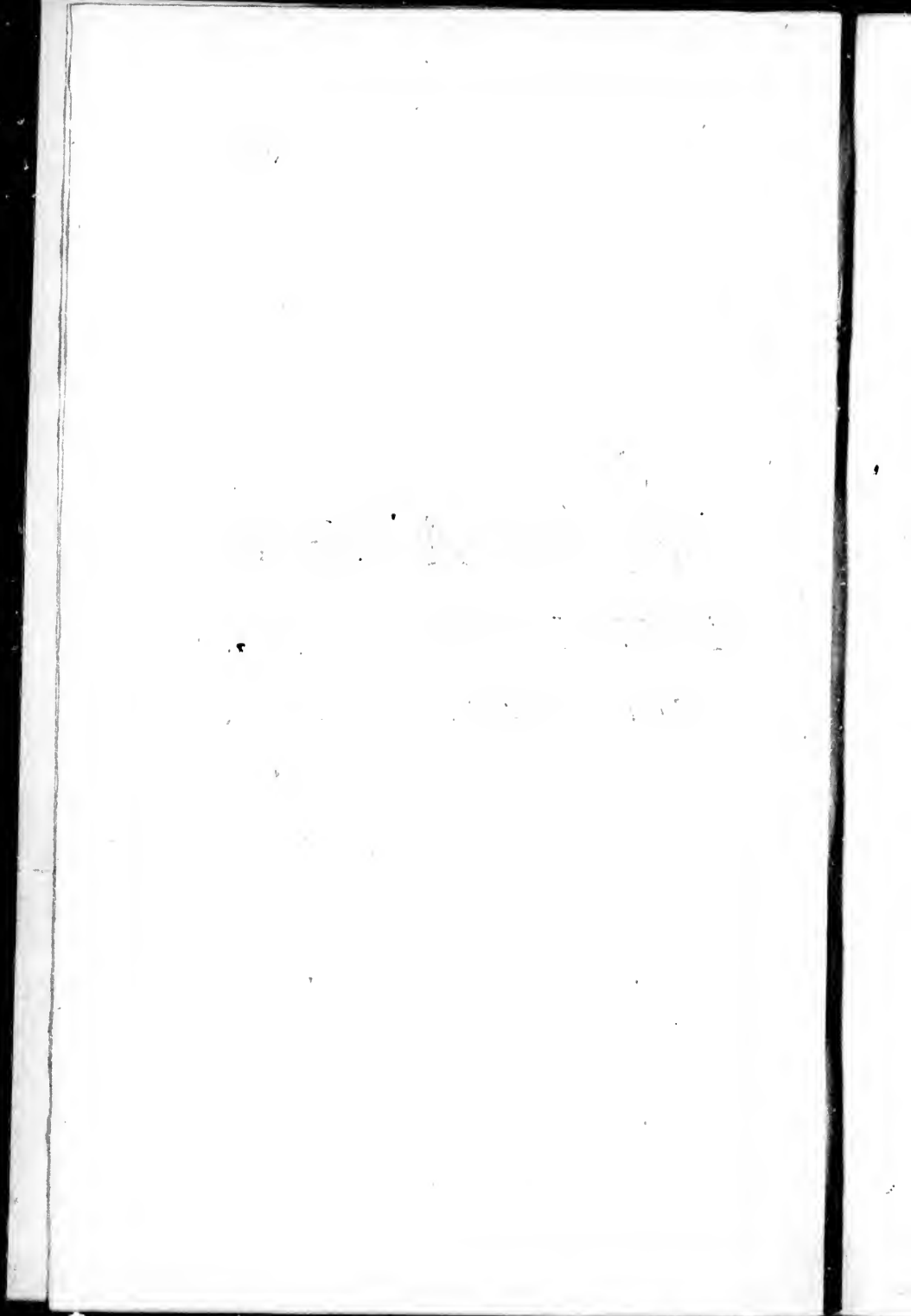
elure,
à

32X



VOYAGES
DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Septentrionale.



VOYAGES
DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Septentrionale,

Faits en 1759 & 1760.

Avec des observations sur l'état des Colonies.

Par M. ANDRÉ BURNABY.

Ministre de Greenwich.

Traduit d'après la seconde édition,
Par M. WILLD.

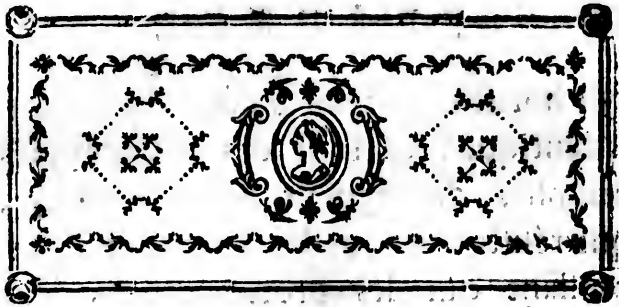


A L A U S A N N E,
Chez la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVIII.

K
E
162
887
1778

16452



P R E F A C E
D U T R A D U C T E U R.

IL n'est point d'époque plus intéressante pour le politique, pour les philosophes, & pour tous les hommes en général que celle où nous nous trouvons. Les anciens ignoraient l'existence du nouveau monde; nos ancêtres l'ont, pour ainsi dire, vu naître; nos pères l'ont vu dans son enfance, nous le voyons parvenu à l'âge viril, faire l'essai de ses forces, devenir indépendant & jeter les fondemens d'Etats puissans & heureux.

Ce ne sont plus de faibles colonies

IV P R É F A C E

qui bordent les vastes côtes de l'océan Atlantique ; ce sont des républiques remplies de vigueur & de courage, qui résistent à tous les efforts de l'Etat puissant qui les protégea dans leur berceau.

Tout ce qui les intéresse, fixe aujourd'hui notre attention ; c'est ce qui nous fait espérer que l'ouvrage que nous présentons au lecteur, en sera bien reçu. Il est court ; tant mieux pour ceux qui n'aiment pas la lecture & qui veulent cependant tout savoir : il renferme beaucoup de choses & fournit des alimens à l'homme penseur ; tant mieux pour ceux qui aiment à réfléchir.

On aimera trouver ici les premiers traits de la vie militaire du général Washington ; son éloge ne peut être suspect dans la bouche de Mr. Burnaby : cet homme rare fait déjà entrevoir ici ce qu'il pouvait être un jour ; & sa prudence, son courage qui lui ont fait résister à une armée redoutable

DU TRADUCTEUR. V

d'Anglais & d'Allemands, avec une armée faible & d'abord méprisée, se montrent déjà dans l'entreprise hardie & pénible qu'on lui voit entreprendre dans sa jeunesse.

On voit dans Mr. Burnaby les mêmes idées qui ont égaré le ministère Anglais: il prétend que six frégates pouvaient dévaster l'Amérique: il avait écrit sur les lieux: l'état actuel des affaires nous prouve qu'il est difficile de bien apprécier les forces d'un peuple qui veut être libre. Les Suisses, les Hollandais nous en auraient instruits, si les exemples suffisaient pour nous éclairer. L'événement a renversé les réflexions de l'auteur; c'est un mal, parce qu'il a été & peut être dans la suite une source de guerres; parce qu'il s'oppose à une union auxquels les principes de liberté semblaient devoir conduire les Anglais, si l'orgueil blessé ne parlait plus haut que nos principes: c'est un bien, puisqu'il y a

VI P R É F A C E

un pays libre de plus , & un pays qui console l'homme opprimé par l'asyle qu'il lui présente.

On connaissait peu le gouvernement des colonies , la nature du pays , les mœurs de ses habitans : ces objets intéressent aujourd'hui , & on en donne une idée assez nette ici. Mr. Burnaby est modeste & ami des hommes ; il a voulu être impartial ; mais le préjugé national s'est voilé à ses yeux sans disparaître & on s'en appercevra aisément : peut-être ce livre en est plus utile ; on y voit avec ses yeux & ceux de Mr. Burnaby ; on voit sur quels raisonnemens s'est fondé le Ministère , pour espérer de vaincre & de subjuguier , & combien il faut se défier même des plus plausibles. Une grande leçon qu'on nous y donne , c'est de nous montrer l'effet de la tolérance. Nulle nation ne renferma dans son sein plus de sectes , & cependant elle prospère ; des jalousies particulières subsistent ,

DU TRADUCTEUR. VII

mais qu'importe, si la paix publique n'en est pas troublée? Et si ces divisions religieuses n'ont produit aucun mal, même dans l'enfance de ces nouveaux Etats, même dans le tems où l'ignorance y regne encore, que doit-on en craindre dans un Etat dont la base est assurée sur des vastes fondemens, & dans un siecle éclairé?

Rhode-Island offre des réflexions différentes : on y voit les effets funestes d'un gouvernement tout populaire : il est triste que là où l'on se vante de n'avoir point de maîtres par le droit, on soit tyrannisé par des hommes en crédit qui sont maîtres en effet, sans en avoir le titre : mais n'oublions pas cependant que Mr. Burnaby doute d'avoir été bien informé ; remarquons encore qu'il attribue d'abord la décadence de cette colonie aux vices de son gouvernement, & que bientôt après, il en donne des raisons qui en sont absolument indépendantes.

VIII P R É F A C E

On blâmera peut-être la loi absurde de Massachuselbay , qui défend d'introduire des habitans dans la colonie , fans donner caution qu'ils ne lui feront point à charge. Mais qu'on se souvienne du mot d'Horace : *mutato nomine , de te fabula narratur*. Nos mœurs & nos usages sont plus absurdes que nous ne pouvons l'imaginer ; mais nos yeux y sont faits. Le climat est chaud à Constantinople , on n'y a ni fourneaux , ni cheminées ; seulement quand il fait froid , on place un brasier sous une table couverte d'un tapis sous lequel on place ses mains & ses pieds : les Turcs nomment cela un *Tendur*. Une ambassadrice de France s'y promenait en panier , & les Turcs disaient qu'elle portait son *Tendur* sous ses jupes. Ils avaient raison de se moquer de cette mode ridicule , mais eux-mêmes n'ont-ils pas des usages aussi absurdes ?

‡ J'ai traduit fidelement , mais non fervilement ; j'ose croire y avoir adouci

DU TRADUCTEUR. IX

quelques inexactitudes , & évité d'être exagéré , comme l'auteur me semble l'être quelquefois : j'ai ajouté quelques notes , ce sont celles qui sont marquées par des nombres ; j'ai cru devoir donner en français & en latin les noms des plantes dont parle l'auteur ; mais je n'ai pu les donner tous , & après tout , on peut s'en consoler : il importe peu au lecteur , par exemple , de savoir quel est le nom français du *blakfish* , nom que j'ai rendu littéralement par celui de *poisson noir*.

Cependant comme il était possible que le lecteur mit plus d'importance à ces noms (qui, la plupart sont des noms vulgaires du pays) que je n'en mets moi-même, j'ai consulté l'auteur, & sa réponse m'a donné quelques éclaircissemens , que j'ai été forcé de renvoyer dans un errata , parce qu'ils sont arrivés trop tard pour être mis à leur place dans le texte. Je dois dire ici que l'auteur s'est montré aussi honnête à mon

X PRÉF. DU TRADUCT.

égard que modeste dans son ouvrage, & que j'aurais voulu pouvoir lui faire parvenir ma traduction pour l'en rendre juge. Nous avions d'abord voulu joindre à ce voyage, le journal météorologique qui le termine dans l'édition anglaise ; mais jugeant ensuite qu'il serait inutile pour le plus grand nombre des lecteurs, qu'on forcerait en quelque manière de l'acheter, nous nous sommes enfin déterminés à le supprimer. Il pourra trouver sa place ailleurs, & les savans, pour qui seuls il peut être intéressant, le trouveront toujours dans l'original. C'est assez pour ceux qui ne font pas une étude de cet objet, de savoir que les changemens de tems y sont grands, prompts, fréquens, & l'auteur le dit dans le cours de son ouvrage.





ERRATA

ET ADDITIONS.

page. lig.

26, 28. Atantique, *lisez* Atlantique.

29, 16. directoin -- direction.

30, 15. *Après le mot Hiccory, on peut mettre en note: fruit du noyer blanc, juglans alba.*

30, note (a) *Ajoutez que Mr. Burnaby croit que le grain de pigeon, pigeon berry, est peut-être le Cerasus latiore folio, fructu racemoso, purpureo majore de Catesby.*

NB. L'imprimeur a négligé de distinguer les notes de l'auteur de celles du traducteur, en désignant celles-là par des lettres, celles-ci par des chiffres comme elles devaient l'être.

31, 2. *après boutons rouges, ajoutez ou Peupliers de Virginie, que Linnæus nomme Cercis Canadensis.*

33, 20. Potosomac, *lis.* Potowmac: *cette faute est répétée dans tout l'ouvrage, on prie de la corriger.*

35, 5. dans une étendue, *lis.* dans une étendue de 2 milles.

~ 15. Spathswood, *lis.* Spatswood's: *la même erreur est répétée page 65.*

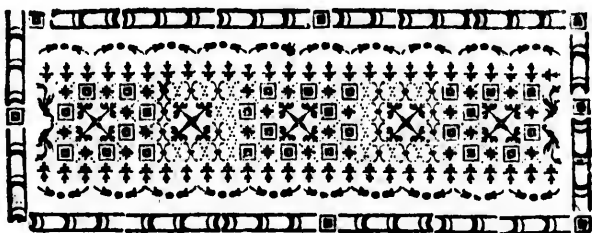
54, 15. Loudonn, *lis.* Loudoun.

58, 12. Yoghioghennes *lis.* Yoghioghenny.

page lig.

- 62, 7. Sorus, *lis.* Sorufes.
89, 11. après ces mats : pafteurs, on peut ajouter qu'on a dit à l'Auteur que les cottifations fe font par les cours des comtés.
91, 21. Pataprier, *lis.* Patapfico.
92, 9. grand Choptank, le Naulicote, *lis.* le grand & le petit Choptank, le Nauticote.
97, 20. Laedenhau, *lis.* Leadenhall.
128, 21. qui navigable, *lis.* qui est navigable.
131, 3. Renslackwick, *lis.* Renslaerwyck.
133, 13. cavalier falue, *lis.* cavalier y falué.





VOYAGES DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Septentrionale,

Faits en 1759 & 1760.

INTRODUCTION.

J'Étais avec quelques amis dans un café peu de jours avant mon départ pour l'Amérique, & nous y discourions de choses relatives à ce pays, lorsqu'un homme âgé s'avança vers la loge où nous étions assis, & s'adressant à moi, il dit:
„ Monsieur, vous êtes jeune; vous en-
„ trez dans le monde, & moi je vais
„ bientôt le quitter: permettez-moi de
„ vous donner un conseil fruit d'une
„ longue expérience; il pourra vous être

„ utile un jour. Vous allez dans un pays
„ où tout aura d'abord pour vous les
„ charmes de la nouveauté, où tout
„ vous paraîtra merveilleux ; mais la
„ nouveauté s'use chaque jour, & le
„ tems, en vous rendant familiers tous
„ les objets qui vous auront frappés, vous
„ les rendra moins admirables qu'ils ne
„ le sont en effet. Je vous recommande
„ donc de noter tout ce qui fera im-
„ pression sur vous, dans l'instant mê-
„ me où vous l'éprouverez, & de le
„ faire avec quelque détail. Ces notes
„ pourront vous paroître dans la suite
„ peu importantes, triviales même ; mais
„ soyez assuré qu'elles ne paroîtront pas
„ telles à vos amis, & que ceux au
„ moins qui n'auront jamais vu ce pays,
„ les liront avec plaisir. „ Les observa-
tions suivantes sont le fruit de ce con-
seil. Elles furent faites dans les lieux
mêmes dont elles font mention, & sans
autre dessein que celui d'aider à ma mé-
moire. Lorsque je revins en Europe,
je les parcourus, & comme on me l'a-
vait annoncé, elles me parurent si tri-
viales que je les crus à peine dignes
de l'attention de mes amis. Quelques-
uns cependant desirèrent les lire, &

foit indulgente, foit par l'effet naturel que produifent en nous des objets nouveaux, elles leur plurent & ils me confeillèrent de les publier : je fuis leur avis, & la situation critique des affaires présentes m'engage encore à les foumettre au jugement du public. Quelque foit leur mérite que je crains n'être pas grand, je puis au moins affurer le lecteur que je les crois vraies. Mes recherches ont été impartiales, & mes informations les plus exactes que j'aye pu me procurer dans les différentes colonies que j'ai vifitées, & l'ouvrage qu'elles ont produit, doit avoir le mérite d'être vrai. Si je me fuis trompé, c'est fans le vouloir : s'il m'était arrivé de repréfenter les chofes un peu différentes de ce qu'elles font, c'est que j'aurais été trompé moi-même, & on peut l'être quelquefois dans un pays où domine l'efprit de parti, où la paffion change tous les objets. Je crois cependant ne l'avoir pas été, j'ai fait au moins tout ce qui dépendait de moi pour ne pas l'être : j'ai converfé avec des gens de tous les partis, & j'ai combiné les différentes relations, en tenant compte des préjugés qui pouvaient

les avoir dictées. Si j'ai quelque doute moi-même sur quelques parties de mes observations, c'est sur celles que j'ai faites sur le caractère des habitans de *Rhode-Island*, & je desirerois avoir été mal informé. Je ne m'y trouvois pas en effet dans une situation favorable pour l'être bien; j'y parlai à peu d'hommes instruits, & ils étoient presque tous du même parti: mais comme mes informateurs étoient d'une probité reconnue, je n'ai pu me refuser à donner quelque poids à ce dont ils m'assurèrent; j'ai supposé que le préjugé pouvoit influer sur leur manière de voir, & je souhaite que le lecteur le suppose plus encore: je me croirais heureux, si l'on me prouvoit que je me suis trompé dans le mal que j'ai dit de ce peuple; car personne n'eut moins de plaisir que moi à parler des hommes d'une manière défavorable.

J'ai évité soigneusement tous les termes techniques & scientifiques, parce qu'ils sont superflus pour le lecteur instruit, inintelligibles & fatigans pour celui qui ne l'est pas, & que dans un ouvrage de ce genre, ils ont un air d'affectation & de pédanterie,

Je dois une partie intéressante de cet ouvrage à mon estimable ami, M. *François Fauquier*, fils du défunt gouverneur de Virginie : c'est le journal météorologique: il me l'envoya obligeamment de *Wiliambourg* à *Livourne* où j'étais alors en qualité de chapelain de la factorie anglaise, & il me permit d'en faire usage.

Les malheureuses dissensions qui subsistent entre nous relativement à l'Amérique, exposeront mon ouvrage à beaucoup de critiques & à la censure. Mais j'assure qu'aucun motif de parti n'a conduit ma plume. Mon premier attachement est pour ma patrie, le second est pour l'Amérique anglaise; je les aime toutes deux, & cette affection me fait desirer que rien ne rompe une union nécessaire à leur bonheur; elle me le fait espérer.

Que l'Anglais, que l'Américain se mettent mutuellement à la place l'un de l'autre, & ils sentiront, l'un que les taxes qu'ordonne un Parlement où l'on n'a point de représentans, & auxquelles on ne consent point, sont dures à supporter, l'autre qu'il est raisonnable de reconnaître la suprématie de la législation de la *Mère-patrie*.

Je crois qu'il n'est pas de gouvernement parfait, & que le meilleur a des défauts. Les dissentions actuelles ont leur source dans ces défauts. Rien ne me semble devoir être moins contesté que la suprématie du parlement sur les branches les plus éloignées de l'Empire britannique; car quoique aux yeux de la loi, le roi doit être regardé comme le propriétaire originel de toutes les terres du royaume, qu'elles doivent lui échoir à défaut d'héritiers, & que toutes les terres nouvellement découvertes lui appartiennent, il ne peut cependant les soustraire de la juridiction du corps législatif de l'Etat.

Il peut les donner à ferme, il peut les céder à des individus, ou à des compagnies par des chartres, & leur accorder la liberté d'établir des loix & des réglemens pour leur gouvernement intérieur, pour leur amélioration; mais de tels réglemens doivent être conformes aux Loix de l'Etat, & sujets à la révision du législateur.

Mais est-il certain que l'on doit être imposé par un corps où l'on n'a point de représentans, & qu'un tel pouvoir s'accorde avec les principes généraux de la

la liberté, avec ceux de la constitution britannique ? On en cite des exemples dans le sein de l'Angleterre même ; on allègue *Manchester, Birmingham*, & autres villes considérables qui ne nomment point de députés ; mais ces exemples, ou sont étrangers au sujet dont il s'agit, ou sont liés à des circonstances qui ne permettent pas de décider par eux. Car tout Anglais qui a 40. Shillings de franc-alleu (freehold) vote dans l'élection des députés de sa Province ; ce ne sont pas les personnes, c'est leur propriété qui est taxée ; & il n'y a pas dans le Royaume un pied de terre en propriété qui ne soit pas représenté.

Il y a des principes dans le Gouvernement britannique qui se combattent, & on sent qu'il est très-possible que cela soit. Quand ils furent fixés, on ne supposa pas que le Gouvernement s'étendrait au delà des limites de la grande-Bretagne, & qu'il influerait sur un pays séparé de l'Angleterre par l'Océan. Il serait donc bien à désirer qu'on trouvât un expédient qui pût concilier ces principes opposés.

On a attaqué réciproquement les divers Ministères qui ont eu la direction

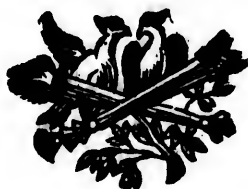
des affaires de ce Royaume ; mais je pense qu'on a eu tort ; & tout bien considéré , un homme dégagé de l'esprit de parti , & sans passion , trouverait bien des raisons pour la justification de chacun.

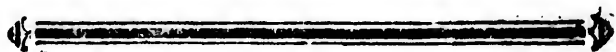
Il est une raison qui combat fortement , ce me semble , contre les prétentions des Américains ; c'est qu'ils s'établirent en Amérique en vertu de chartres qui reservaient expressément au Parlement Britannique , l'autorité qu'il revendique aujourd'hui , qu'elle soit ou ne soit pas d'accord avec les principes de la liberté & de constitution. Ils avaient sans doute le droit de faire d'humbles représentations à sa Majesté siegeant au Parlement , d'en montrer les conséquences nuisibles , de prouver les inconvéniens qui naîtraient de l'action de ces principes soutenus avec rigueur ; mais ils n'avaient pas le droit de s'y opposer.

Esperons cependant encore qu'on trouvera des expédiens pour concilier ces malheureux différends , & rétablir l'harmonie entre la grande Bretagne & ses colonies. Quelque mesures que le Parlement adopte , il est du devoir & de

l'intérêt des Américains de s'y soumettre. Mais il serait peu convenable à moi d'entrer plus avant dans la discussion d'objets qui sont actuellement celui des délibérations de la plus auguste assemblée de la terre. Il ne me reste qu'à faire des vœux pour que les mesures qu'on va prendre, ayent une issue plus heureuse qu'on ne l'espère généralement : que si on préfère celles de la contrainte, elles parviennent à leur but sans effusion de sang, comme je le crois possible ; que si on choisit celles de la douceur bien préférables sans doute, & aussi sûres, aussi praticables, que ce soit sans affaiblir la dignité de l'Etat, & sans nuire à son intérêt !

Greenwich, 23 Janvier 1775.





VOYAGES

DANS LES COLONIES

du milieu de l'Amérique Anglaise.

JE m'embarquai , le Vendredi 27. avril 1759. avec plusieurs colons Américains , à bord de la dépeche , capitaine Necks , pour me rendre dans la Virginie , & le jour suivant nous fortimes de *Spithead* , sous le convoi du vaisseau de guerre le *lynn* , capitaine Sterling , & joints à 33 autres vaisseaux marchands. Le soir , nous vinmes jeter l'ancre à la rade d'Yarmouth , & le lendemain nous fîmes voile au travers des aiguilles par un vent frais d'Est.

30 Avril. Nous passâmes le cap *Lizard* , & le soir nous découvrîmes une voile ; c'étoit une chaloupe anglaise chargée de grains. Elle avait été prise par un Armateur Français , & faisait route pour la France. Le commodore y en-

voya du monde, avec ordre de la conduire à Penfance.

1 May. Temps humide & sombre : le vent était bon. Vers les 4 heures de l'après-midi, un grand bâtiment passa au travers de notre flotte, & le soir un second vaisseau s'approcha de nous, & parla à ceux d'entre nos vaisseaux qui restaient en arriere.

2 May. Tems ferein & agréable. Le jour suivant, nous trouvâmes par nos comptes que nous avions fait 100 lieues, depuis *Lands-end*.

4 May. Nous éprouvâmes des coups de vents très-violens du Nord-Ouest. Le soir, la Molly, capitaine Chene, eût son grand mât de hune enlevé, & donna le signal de détresse.

5 May. Depuis ce jour jusqu'au 14, il n'arriva rien d'intéressant : le vent était rarement, mais le tems était assez agréable, & nous en profitâmes pour nous faire des visites fréquentes; c'était le moyen de le rendre moins long.

14 May. Le capitaine Necks prit la fièvre; elle le travailla quelques jours; il fut mieux le 17.

19 May. Des rafales violentes de N. O. vinrent nous assaillir & nous

obliger à carguer notre grande voile ; elles continuerent , & devinrent plus fortes : l'orage dura 36 heures, & ce ne fut qu'après ce tems qu'il parut se moderer.

21 May. L'orage nous avait dispersé ; avant midi , nous n'avions plus que 4 vaisseaux avec nous ; le lendemain vers le soir , 18 autres nous rejoignirent. Delà au 28 , il n'arriva rien de remarquable. En général le tems était beau ; mais le vent était contraire : on se fit des visites , on s'amusa ; & la vue des dauphins , des tortues , des bonites , des marfouins , des poissons volans & autres de la mer atlantique , mit de la variété dans nos plaisirs.

28 May. Nous découvrimes une grande voile qui se dirigeait vers l'Est. Nous jugeâmes que c'était un vaisseau de guerre anglais , dépêché pour remplir quelque commission : il portait 3 perroquets.

31 May. Nous parlâmes à une chaloupe qui allait d'Antigua à Londres. Elle apprit à notre commodore que les troupes de sa Majesté avaient réduit toute la Guadeloupe sous la domination anglaise : cette nouvelle nous fut agréable. Le vent étoit toujours contraire.

7 Juin. Nous rencontrâmes un bâtiment de la Caroline, qui informa le commodore qu'une frégate française était en croisière vers les caps de Virginie. De ce jour au 11 de ce mois, il n'arriva rien de remarquable. Le vent était généralement de l'Ouest au Nord-Ouest; des rafales fréquentes, des éclairs, des bonites, des albicores & divers autres poissons étaient les seuls objets qui pouvaient attirer notre attention.

11 Juin. L'eau parut décolorée, & nous en conclûmes que nous étions sur les bancs de Terre-Neuve: nous jetâmes la sonde sans trouver de fond. Le tems était épais & sombre; nous éprouvâmes quelques rafales, nous vîmes des éclairs, le vent fut variable, & nous tombâmes dans des courans.

3 Juillet. Le tems devint beau; une brise modérée de N. O. se fit sentir. Notre Commodore nous jugeait à 60 lieues de la terre, & la suite nous prouva que son compte était juste. L'air était fortement embaumé de la douce odeur des pins.

4 Juillet. Le grand nombre de chaloupes que nous aperçûmes, nous persuada que nous étions près des côtes; le vent passait de l'Est au Nord.

5 Juillet. Vers les 6 heures du matin, nous primes quelques poissons verts : cette capture nous fit prendre la sonde, & nous trouvâmes le fond à 18 brasses. A 10 heures, nous découvrîmes la terre ; c'était le cap *Charles*, & 3 heures après, nous fîmes voile au travers les caps dans la baie de *Chesapeak*. Le commodore prit congé de nous pour aller en croisière, & à 8 heures du soir, nous jettâmes l'ancre dans la rivière d'*York*, après un voyage de 10 semaines, souvent ennuyeux & monotone.

V I R G I N I E.

Le lendemain, je louai une chaise à *York*, & me rendis à *Williamsbourg* qui en est à 12 milles. Le chemin qui y conduit est très-agréable ; il traverse les plus belles plantations de tabac qu'il y ait dans l'Amérique septentrionale ; on y jouit d'une perspective charmante, variée par la rivière & des bois d'une vaste étendue.

Williamsbourg est la capitale de la Virginie : elle est située entre deux Ports naturels dont l'un communique à la rivière de James, & l'autre à celle d'*York*.

Elle se divise en deux parties , l'une au levant , l'autre au couchant. Le rivage où l'on débarque dans les deux ports , est éloigné de la ville de plus d'un mille , & ce désavantage joint à celui de ne pouvoir y arriver avec de gros bâtimens , ne lui permet pas d'être aussi florissante qu'on devait s'y attendre. Elle a environ 200 maisons & mille habitans , blancs , ou noirs ; on voit qu'elle n'est pas une place bien importante. Ses rues regulieres , paralleles , sont coupées par d'autres à angle droit : la principale d'entr'elles est partagée au centre par une belle place , & une des plus spacieuses de l'Amérique Septentrionale ; elle a près de 600 toises de long sur 100 pieds de large. A une des extrémités de cette rue sont le college & le capitole ; les maisons y sont de bois , couvertes de bardeaux , & assez mal bâties ; cependant leur ensemble ne laisse pas d'avoir quelque apparence.

Il y a peu d'édifices publics qui méritent qu'on en fasse mention ; les deux dont je viens de parler sont les principaux & sont éloignés d'être magnifiques. Le palais du Gouverneur est assez bon ; c'est un des plus solides & des mieux

bâties du continent, mais l'église, les prisons, tous les autres bâtimens sont mauvais. Les rues n'y sont point pavées, & le sol qui l'environne étant fort sablonneux, elles sont remplies de poussière. Cependant Williamsbourg, par sa situation, jouit d'un avantage dont tous ou presque tous les autres lieux de ces contrées sont privés; c'est de n'avoir point de mosquites. En général, elle est un séjour agréable; dix ou douze familles de gentilshommes y résident constamment; elle a des commerçans, des artisans, & dans les tems des assemblées & des cours générales, elle est remplie des gens de distinction de la province: alors on y jouit de divers amusemens, & il s'y fait des bals; mais dès que les affaires sont finies, ils retournent à leurs plantations, & la ville devient presque déserte.

La *Virginie* est, selon la carte d'Evans, renfermée entre le 36 & le 40 degré de latitude septentrionale, & sous le 76. degré de longitude à l'Ouest de Londres. Elle est bornée au Nord par la rivière de *Potosomac*, à l'Est par l'*Océan Atlantique*, au sud par la *Caroline*, & à l'Ouest, en n'y comprenant que ce

qui est habité par le *grand Alleghenny*. Le climat y est très-beau, quoique sujet à des chaleurs violentes durant l'été: le thermomètre de Farenheith s'y soutient pendant trois mois, entre le 85 & le 95e. degré. Mais les autres saisons font oublier ce qu'on a pu souffrir de celle-là: l'automne & le printems y sont délicieux, & l'hyver y est si doux, si ferein, qu'il est rare qu'on y ait besoin de feu: il s'y fait sentir quelquefois un froid très-rigoureux, mais il y est peu durable. Le plus grand inconvénient de cet heureux climat, est peut-être les changemens subits qu'on y éprouve; les vents y amènent ou la chaleur, ou le froid, & les vents sont variables. Celui du Sud ramène la chaleur, celui du Nord, le froid, ceux d'Est, la pluie. Il n'est donc pas extraordinaire d'y voir descendre le thermomètre de plusieurs degrés en quelques heures, & de voir succéder à un jour chaud, une nuit où l'on éprouve un froid assez vif (a) pour geler la surface d'une rivière

(a) Le 29 Décembre, j'étais allé rendre visite au colonel Washington à *Mont Vernon*, sur la rivière de *Potosomac*, qui y a deux milles de large: on y jouit d'un jour doux & tempéré:

qui a un mille de large. Dans l'été, l'air est agité de fréquens orages, accompagnés d'éclairs & de tonnerre; mais comme le pays est peu habité, & que la plupart des possesseurs ont des conducteurs électriques sur leurs maisons, il est rare qu'ils y causent des accidens fâcheux: quelquefois cependant il en coûte la vie à quelques Negres, & il n'est pas extraordinaire de voir dans les forêts des arbres déchirés & fendus par la violence de la foudre. Il arriva à York, il y a quelques années, un fait très-singulier & bien attesté. Une per-

Ann. Styr. n. 294. p. 2.
 786. C. XLIX.
 sonne qui se trouvait sous la porte de sa maison pendant un orage, fut tué d'un coup de tonnerre; à quelque distance était un arbre que le tonnerre frappa avant elle, & lorsqu'on examina le corps, on y vit cet arbre dessiné comme en miniature. Une partie du corps était livide, mais celle qui était couverte de l'arbre conservait sa couleur naturelle.

Il n'est point de pays qui prouve d'une manière plus évidente l'effet & l'utilité des conducteurs électriques. Avant qu'on

le froid vint pendant la nuit & couvrit entièrement la rivière de glaces.

les connut & qu'on en fit usage. les orages y causaient des défastres fréquens : aujourd'hui rarement on en parle. Il est remarquable qu'aucune des maisons qui en sont pourvues, n'a jamais depuis ce tems été foudroyée, quoiqu'il soit arrivé souvent que les conducteurs aient été fondus ou mis en pieces, & le bois qui les touchait, grillé dans leur direction : ce qui prouve qu'ils avaient reçu le coup, mais que la matiere de la foudre avait été trop abondante pour être absorbée entièrement par le conducteur. Cependant alors même il n'en est arrivé aucun malheur, parce que la foudre en a reçu du conducteur une directoin qui en a prévenu les effets funestes. Des faits aussi frappans devraient bien détruire les préjugés qui subsistent encore, & faire envisager comme criminels, non l'usage de ces moyens, mais leur négligence, puisqu'ils semblent nous être mis dans les mains par la Providence, pour nous protéger & faire notre sûreté.

En général le sol de la Virginie est bon & fertile. Il y a bien quelques lieux stériles, ~~ou qui ne produisent que des pins~~ ; mais ils sont peu étendus & semés de loin en loin. Les bas fonds sur les rivieres &

les criques font très-riches ; le terrain y a pour base un argille mêlée de sable, & plus on avance dans l'intérieur du pays vers les montagnes, plus la valeur des terres augmente ; car le fonds y devient toujours plus chargé de glaise.

La nature y produit une multitude de fruits & de plantes médicinales, des arbres & des fleurs infiniment variées : le tabac & le bled d'inde en font originaires, ainsi que le grain de pigeon (a) & la racine du serpent à sonnettes (b) si estimée dans tous les cas ulcereux & inflammatoires. Les raisins, les fraises, les noix de hiccory, plusieurs autres fruits y croissent & y meurissent, sans attendre que la main de l'homme vienne les propager & aider à leur végétation.

Outre les arbres & les fleurs ordinaires, les bois produisent des myrthes, des cédres, des cyprès, l'érable à sucre (c), des sapins de différentes especes, sept ou huit especes de chênes. Ils sont embellis encore par l'érable à fleur rouge,

(a) An *Cytisus cajan* ? Voy. *Inata*.

(b) *Polygala Senega*.

az/ (c) *Acer Saccharatum* ; c'est du moins ce que l'auteur paraît exprimer par *Suggar Tree*.

par l'arbre du sassafras, le cornouiller (*d*), l'acacia, le bouton rouge (*e*), le châtaigner à fleurs écarlates, le peuplier à fleurs, l'amelanchier (*f*), l'ombrelle (*g*), le tulipier (*h*), le jasmin jaune, le bois gentil, le pacoon, le lis d'atamusco, un pommier particulier au pays, & qui en porte le nom (*i*) & un nombre infini d'autres arbres & d'autres plantes. On peut affirmer avec raison que jamais la nature ne para une contrée avec plus d'élégance & de beauté.

Sans parler d'une multitude de sources & de ruisseaux qui l'arrosent de toutes parts, on y voit quatre grands fleuves navigables, & dont le cours est si grand & si majestueux, qu'il en est peu qui leur soit comparable dans tout le monde connu.

(*d*) *Cornus fœmina*.

(*e*) *Red-buds*; peut-être est-ce le même arbre, qu'il nomme ailleurs *button-tree*, & qui est le *cephalantus*. Un platane a aussi ce nom en anglais.

(*f*) *Chionanthus virginianus*

(*g*) *Umbrella*.

(*h*) *Magnolia*. au pot. *Lindaldu* *tu* *epiferrum*

(*i*) *Malus coronaria*; c'est ainsi que je traduis le mot *Mayapple*, que je ne trouve nulle part, & qui est probablement un nom local.

Le fleuve *James*, nommé autrefois *Powhatan*, du nom d'un chef de Sauvages, se rend dans la mer par une embouchure de sept lieues; il est navigable pour les grands bâtimens pesamment chargés, jusqu'à 150 milles dans les terres, où il forme des cascades qui les arrêtent, & de là encore jusqu'aux montagnes, il l'est pour les bateaux & les canots. Les cascades sont répandues sur un espace de 6 à 7 milles de long, & sont formées par un grand nombre de rocs semés dans le lit du fleuve, s'opposant au cours de ses eaux, qui les surmontent & font des chûtes bruyantes: toutes ensemble forment la cascade la plus belle & la plus pittoresque.

C'est près de-là que le colonel Byrd possède une campagne nommée le *Belvedere*; sa situation est élevée, l'aspect en est frappant & romanesque, & je n'ai jamais rien vu qui puisse lui être comparé. Il voit la rivière, large d'un demi mille, formant les cataractes dont je viens de parler, & des isles jettées çà & là couvertes de bois, hérissées de rochers, & serpentant avec majesté au milieu d'un désert immense. Deux ou trois villages voisins rendent le spectacle plus animé & plus varié.

La

La rivière d'*Tork* est comme resserrée dans un canal de deux milles de largeur, pendant un espace de quarante milles, sans former d'angles qu'un seul & peu considérable encore : là est un établissement nommé *Westpoint* ; elle s'y forme de deux branches dont celle du Sud est nommée *Pamunki*, & celle du Nord *Matzapony* : l'une & l'autre, sans y comprendre leurs divers détours, sont navigables dans un espace de 70 à 80 milles, & en partie pour de grands navires.

Le *Rappa hannoc* est navigable pour les grands bâtimens jusqu'à 110 milles de la baye qu'il forme en se jettant dans la mer : à cette distance, & à un mille de *Frédéricshourg*, il forme des cascades qui arrêtent les vaisseaux ; mais les bateaux & les canots peuvent aller beaucoup au delà.

Le *Potosomac* est un des plus beaux fleuves de l'Amérique septentrionale : son embouchure a dix milles de largeur, & les vaisseaux de guerre peuvent le remonter jusqu'à 200 milles. On le remonte 200 milles plus haut encore avec les canots, & jusqu'aux branches de l'*Ohio* ; mais il est des endroits où il faut les porter. Le colonel Bouquet, Suisse de na,

tion , descendit cet automne du fort *Cumberland* , à *Shenando* , avec assez de facilité , & de-là aux cascades. Tout annonce que ce fleuve peut devenir d'une aussi grande utilité qu'aucun autre de cette belle partie de l'Amérique.

La marée remonte dans ces fleuves jusqu'aux cascades , elle s'éleve encore de deux ou trois pieds à *Alexandrie*. Ils se déchargent dans la baie de *Chesapeak* , l'une des plus belles bayes du monde : elle s'enfonce dans le *Maryland* , sa largeur est de dix à vingt milles ; elle est navigable dans l'espace de 100 lieues , presque par-tout pour les plus grands vaisseaux ; & vingt grandes rivières viennent s'y décharger.

Cette baie & les rivières qui s'y perdent sont très-poissonneuses : on y trouve la tête de mouton , le *drum* , un grand nombre de poissons saxatiles (a) , la per-

(a) Je n'ai pu savoir le vrai nom des deux premières espèces , nommées en anglais *shécpsheak* & *drum* ; mais à l'égard du poisson saxatile , en anglais , *rock-fish* , une personne instruite m'écrivit que ce poisson est très-commun autour des isles *Jersey* & *Guernsey* ; qu'il

che blanche, le hareng, l'huître, le cancre & une multitude d'autres. L'esturgeon & l'aloſe s'y ſont ſi multipliés que deux perſonnes dans un canot & dans une étendue, prirent 5000 des ſeconds, d'un ſeul trait de ſeine, & 600 des premiers à la ligne, qu'elles laiſſaient aller à fond & retiraient à l'aventure, lorsqu'elles ſentaient qu'un poiſſon ſe frottait contre l'hameçon. On trouve des mines riches dans les montagnes; quelques-unes ſont aujourd'hui exploitées avec ſuccès; parmi celles-ci, on remarque celle qui eſt ſur les bords du Rappahannoc: elle donne du fer de ſpaths-wood, pour plus de 12000 quintaux par an; & celle de cuivre ſur le *Roanoke*, appartenante au colonel Chifwell, qui doit aller chercher du plomb près de *New-river* & de *Green-briar*, dans un pays de châſſe qui appartient aux Indiens, & où l'on dit qu'on le trouve dans des minières abondantes à la ſurface de la terre. On a auſſi exploité quelques mines

eſt fort beau, long d'un à deux pieds, ſtrié de verd, de bleu & d'or; & qu'on en apporte une eſpece un peu différente des Indes orientales.

de charbon près de la riviere *James*, non loin des cascades, & elles donnent des espérances.

Les forêts y abondent en gibier; le lievre, le coq d'inde, le faisan, la becasse, la perdrix y sont très-communes. Dans les marais, on trouve la *foruse*, espece d'oiseau particulier au pays, & plus exquis que l'ortolan, la becassine & le canard: ce dernier est remarquable par ses especes variées; parmi elles, nous ne citerons que le *shell-drake* (*b*), & le canard d'Amérique à ailes bleues (*c*), plus grand que tous les autres, & qu'on y trouve dans un nombre prodigieux. Les bois sont embellis par une multitude d'oiseaux divers, admirables par leur chant & par leur beauté, tel est le moqueur, le rossignol de Virginie, le rossignol commun, le pinçon de Virginie (*d*), le bourdon-

(*b*) Je ne fais si c'est l'*Anas clypeata*: on m'écrit que ce canard se trouve dans les marécages de l'Angleterre, sur-tout en Lincolnshire, & qu'il prend son nom d'une écaille qu'il a sous la poitrine.

(*c*) Serait-ce le *Millouin*?

(*d*) On me dit que ce pourrait-être le pinçon du Brésil; mais j'en doute.

neur (e), l'oiseau de Baltimore, le canard d'été, la tourterelle, & plusieurs autres especes.

Les insectes & les reptiles y font innombrables : il y a une multitude de papillons ; leur variété est aussi admirable que les couleurs riches & vives, dont chaque espece est distinguée & embellie, & le nombre des mouches luisantes est tel que dans une soirée d'été, tout l'air semble être illuminé & embrasé par elles. Plusieurs sortes de serpens n'y font point dangereuses & sont très-belles : tel est le noir, le serpent wamprum, le serpent à

(e) Le bourdonneur est le plus petit & le plus beau de tous les oiseaux : il est coloré de verd, de cramoisi & d'or ; il vit principalement du nectar & de l'essence des fleurs ; c'est un spectacle charmant d'en voir un grand nombre dans les jardins, où le chevreuil & la bignone les attirent : ils volent de fleurs en fleurs, enfoncent leur bec délié dans chacune, & en succent le suc le plus doux ; le mouvement de leurs ailes est d'une vitesse incroyable, & le murmure qu'elles font, ressemblent à celui de la grande abeille-bourdon. On les met en cage quelquefois ; mais rarement ils y vivent plus de deux mois ; on les y nourrit de miel, ou d'eau sucrée : on a essayé plusieurs fois d'en envoyer en Angleterre, & toujours sans succès.

grains , le serpent jarretiere , & quelques autres ; mais le serpent à sonnettes & la vipere sont extrêmement vénimeux , & la morsure en est mortelle. On voit encore dans cette province deux especes de grenouilles assez curieuses ; l'une est d'une grandeur prodigieuse ; on l'appelle le *taureau* , & son cri s'entend de fort loin ; l'autre est la grenouille verte , elle se trouve fréquemment dans les jardins & vit sur les branches des arbres.

Il y a une grande variété de quadrupedes à la Virginie. On y compte quatre ou cinq sortes d'écureuils (*f*) , des

(*f*) Les écureuils de terre & les écureuils volans sont les plus petits & les plus beaux. Les premiers sont de couleur orange foncé , striés de noir ; les derniers sont gris ou cendrés , & d'une forme élégante ; ils ont une queue disposée en éventail ouvert , & deux membranes adhérentes aux côtés , qu'ils étendent en sautant d'un arbre à l'autre , & leur permettent de voler assez loin. L'écureuil de terre est sauvage ; l'écureuil volant s'apprivoise avec facilité. On trouve aussi dans cette partie de l'Amérique , une espece de putois appelé *skunk* ; s'il est poursuivi de près par son ennemi , il lui lance son urine , dont l'odeur est si fétide qu'elle suffoque ceux qui la respirent.

oppossums (*g*), de racoons (*h*) des renards, des castors, diverses autres bêtes fauves. Les loups, l'ours, la panthere, l'élan, le buffle, le chat-pard, & d'autres bêtes féroces habitent les déserts qui y restent : telles sont en général les productions du pays.

La Virginie est loin encore de la prospérité où elle peut atteindre. La dixième partie en est à peine cultivée, & cette dixième ne l'est pas de la manière la plus avantageuse. Elle produit cependant beaucoup de bleds & de fruits différens, & nourrit de grands troupeaux de bétail. On dit que le porc de Virginie l'emporte par son goût sur celui d'Europe ; mais les moutons & les bêtes à corne y sont petits, & la chair en est inférieure à ceux de nos climats. Les chevaux y sont beaux & légers à la course ; & les Virginiens qui aiment avec passion la course des chevaux, n'ont rien épargné pour en améliorer la race, en la mêlant à celle d'Angleterre.

Les fruits qu'on y apporta d'Europe y

(*g*) Espece de didelphe.

(*h*) Espece de lapin.

font cultivés avec succès ; les pêches surtout y ont un goût fort délicat , & sont si abondantes que dans l'automne , on en nourrit les cochons. Au printems , quand les pêchers sont en fleurs , ils donnent à la campagne le coup d'œil le plus riant.

La Virginie est divisée en cinquante deux comtés , qui renferment soixante & dix-sept paroisses : les actes des assemblées générales y comptent quarante quatre villes , mais la moitié de ces villes n'ont que cinq à six maisons , & les autres ne sont guere que des villages peu étendus. Les habitations sont dispersées près des fleuves , parce que les terres étant à bas prix , & la navigation offrant par-tout des commodités , chaque particulier peut facilement se procurer une petite plantation , embarquer son tabac à sa porte , & vivre dans l'indépendance. Lorsque la population y sera augmentée , que les terres y seront à plus haut prix , les habitans forcés de s'adonner au commerce & aux manufactures , peupleront ces villes & les rendront florissantes ; mais ce tems est éloigné encore , & peut-être il n'arrivera que dans quelques siècles.

On croit que le nombre de ses habitans monte à 2 ou 300000. On en

compte 105000 qui payent la dixme , & cette imposition se leve sur tous les mâles blancs depuis 16 jufqu'à 60 ans, & sur tous les nègres quelconque du même âge. Les premiers font obligés de fervir dans la milice , & leur nombre monte à 40000.

Le commerce de cette colonie est étendu , & fes objets divers ; mais le tabac en est la principale bafe. On en exporte annuellement 50 à 60000 *Hogshead*, chacun de 800 à 1000 livres , & il y a des années où l'exportation est plus confidérable encore. Elle envoie aux Isles de Madere , dans la Méditerranée , & dans divers lieux de l'Amérique du blé , des porcs , de gros meubles , du cidre ; dans les ports de la grande Bretagne , du fer en barre , de l'indigo , & du *ginseng* d'une qualité inférieure à celui de l'Asie. L'exportation de tous ces objets monte à . (i) tonnes chaque année.

Les manufactures y font peu confidérables. On y fait l'étoffe de coton dont les habitans s'habillent & à la-

(i) La fomme est en blanc dans l'original.

quelle ils ont donné le nom de leur pays; beaucoup de toiles, des bas & quelques autres objets de moindre importance.

Le pouvoir législatif y est exercé par le gouverneur; un conseil de 12 personnes nommées par le roi & par la chambre des représentans, composée de 108 ou 110 députés élus par le peuple, & dont chaque comté choisit deux; le college de *Guillaume & Marie. James-town, Norfolkbourough & Williamsbourg* nomment encore chacune un député. La chambre, le conseil, le gouverneur peuvent également refuser les loix proposées; mais ces loix approuvées de tous, ne peuvent être permanentes que lorsque le roi y a donné sa sanction. On n'en peut faire aucune qui soit opposée à celles de la grande-Bretagne.

Il y a des cours de justice générales & particulières. Celles-ci se tiennent tous les mois dans chaque comté, à un lieu fixé par les Juges qui la composent: ces Juges ne peuvent procéder que lorsqu'ils sont au nombre de 4: le gouverneur les nomme, & ils connaissent dans leurs provinces respectives de toutes les causes de droit & de celles qui

dépendent des cours que les Anglais nomment *d'équité* & de *conscience* ; mais ils ne peuvent exercer le pouvoir de vie & de mort , ni même de mutilation que sur les Negres & les esclaves , encore faut-il pour qu'ils l'exercent dans ce cas , une commission spéciale du gouverneur pour chaque cause (k).

(k) J ne prétends point discuter la nécessité d'un tel pouvoir , même dans ce cas ; mais la loi qui le leur donne , semble si contraire au droit naturel , que je la transcrirai ici par pitié pour l'humanité qu'on y outrage.

L'esclave qui aura commis un délit que la loi punit de mort , ou de la perte de quelque membre , doit être envoyé dans les prisons du comté , dont le sherif instruira incessamment le gouverneur ou le commandant en chef , de l'emprisonnement & de sa cause. Le gouverneur peut nommer alors une commission composée de personnes qu'il jugera propres pour entendre & décider : ces personnes , aussitôt qu'elles auront reçu la commission , procéderont publiquement contre le délinquant , l'examineront dans le lieu où siège la cour du comté , & reconnaîtront pour preuves valables , la confession du prévenu , le serment d'une ou de plusieurs personnes dignes de foi , le témoignage de Negres mulâtres ou Indiens , esclaves ou libres , & les circonstances évidentes de l'action

C'est à *Williamsbourg* que s'assemble le tribunal supérieur de la province, formé par le gouverneur & son conseil: cinq des membres de celui-ci font une cour particulière. Il siège pendant 24 jours, entend & décide toutes les causes ecclésiastiques ou civiles. Les cinq premiers jours sont destinés à l'examen & à l'expédition des causes qui parviennent à ce tribunal par appel des sentences des cours inférieures, & des arrêts de surseance obtenus par elles. On peut appeler de ses sentences au *roi dans son conseil*, lorsqu'il s'agit d'objets de la valeur de 500 livres sterlings & au dessus. Le gouverneur a le droit de faire grace dans tous les cas, excepté dans ceux de trahison & de meurtre: il peut seulement alors surseoir l'exécution de la sentence jusqu'à ce qu'il ait consulté la volonté du roi.

La religion dominante est celle de

qui leur paraîtront décisives; le tout sans se servir de la *solemnité des jurés*. Si le délinquant est coupable, il doit être condamné au supplice qu'ordonne la loi pour un tel crime, & l'exécution suivre le jugement. *Mercer's Abridgment of the Virginian*, &c. page 234.

l'Eglise Anglicane, & elle y est presque la seule, car on trouve peu de dissidens dans cette province. On y compte 60 à 70 ecclésiastiques, tous de mœurs simples & d'une vie exemplaire. On donne à chacun d'eux une portion de terre de 2 à 300 arpens d'étendue, & un salaire que la loi fixe à 16000 quintaux de tabac : on leur en accorde encore 1700 autres pour le déchet. Ce tabac leur est délivré dans des tonneaux tous prêts à être exportés & dans le magasin le plus convenable. C'est le consistoire qui les nomme, & il est composé de 12 membres qui seuls ont le pouvoir de lever les impôts, de régler la réparation des églises & autres affaires de paroisse : autrefois ces membres de consistoire étaient élus par le peuple dans chaque paroisse ; aujourd'hui les onze qui demeurent, remplacent le douzième qui n'est plus. S'ils laissent pendant un an une cure sans Pasteur, le droit de le nommer appartient au Gouverneur.

La Virginie est du diocèse de l'Evêque de Londres : il a le droit de nommer un commissaire pour présider sur les Pasteurs & pour les assembler, quand les affaires le demandent ; il peut les

cenfurer & les fufpendre , s'ils font négligens ou de mauvaiſes mœurs. Sa paie eſt de 100 livres Sterlings , & fa place au confeil dont il eſt ordinairement un des membres , lui en vaut à peu près autant. (1)

Il s'eſt élevé depuis peu une diſſention violente , & qui peut avoir des ſuites fâcheuſes entre le peuple & les Paſteurs. Voici quelle en a été la cauſe. Le tabac n'ayant point réuſſi pendant une année , étoit devenu très-rare : l'aſſemblée ſtatua que les paſteurs & tous les officiers publics recevraient leurs appointemens en argent ; & le clergé trouva cette réſolution injuſte : il dit qu'ils devoient recevoir leur paie en tabac , quand il étoit rare , comme il l'a recevait , quand il étoit à vil prix ; qu'on ne leur accordait aucun dédommagement dans ce dernier cas ; qu'il devoit donc jouir du bénéfice qui leur revenait dans le

(1) Le commiſſaire eſt communément préſident du college , & paſteur de Williamſbourg , ou de quelque autre paroiſſe lucrative , qui lui rend environ 350 livres par an : par conféquent ſon revenu peut s'évaluer entre cinq à 600 livres.

premier. Il envoya ses plaintes en Angleterre, & la loi fut révoquée: le peuple en fut irrité, & son animosité est telle encore, qu'il est à craindre qu'elle ne se calme ni ne s'oublie de long-tems.

Cette loi était en effet très-dure & peut être difficilement justifiée sous un gouvernement libre. Il n'est rien moins que certain que l'assemblée puisse obliger le clergé à recevoir son salaire en argent, au lieu de tabac, dans les cas de nécessité, à moins que ce ne soit au prix courant: dans ce cas-ci, elle le peut, ce me semble; elle le pouvait dans les circonstances où l'on se trouvait, sans nuire à la colonie. Le prix du tabac était alors de 50 schellings par quintal, & le clergé n'aurait pas été si richement payé, s'il l'eût été en argent à cette valeur. Supposons en Virginie 65 Ecclésiastiques à qui l'on donne 16000 quintaux de tabac, lesquels à raison de 50 schellings pour cent livres, font une somme de 400 livres: qu'on les multiplie par 65, on aura 26000 livres dont il faut retrancher la différence du change à 40 pour 100, & il restera environ 18, 571 livres sterl; or cette somme

est légère pour une colonie telle que la Virginie.

Mais on dira : qu'il est scandaleux que le clergé trouve son avantage dans la détresse publique , & qu'il gagne lorsque tout particulier souffre ! Cette raison serait forte , s'il n'étoit pas souffrant dans l'abondance publique ; s'il n'avoit pas perdu dans le tems que tout particulier gagnait. En général , je pense que l'équité condamne l'arrêt de l'assemblée ; mais la raison condamne aussi l'âpre vivacité du clergé , le ton insolent que prit avec le gouverneur , une partie de ses membres , la manière indigne dont elle traita le commissaire , ses procédés tumultueux & peu séants ; il est vrai que le plus grand nombre n'en fut pas coupable , quoiqu'on l'ait dit par méchanceté. Ces actes sont incompatibles avec le caractère sacré dont ils sont revêtus , avec la modération dont ils doivent donner l'exemple , comme ils l'ont reçu de leur divin Maître. Si au lieu d'accuser le corps législatif , de reprocher au gouverneur d'avoir abandonné la cause de la religion , en approuvant un bill auquel il s'étoit cependant opposé , & qu'il n'avoit laissé passer que pour ne pas irriter

riter le peuple dont il demandait le secours dans la guerre actuelle ; si, dis-je, au lieu d'insulter le commissaire, parce qu'il leur donnait des conseils modérés, ils avaient voulu les suivre, ils auraient avec un peu de patience obtenu toute la justice qu'ils avaient droit d'attendre. Le peuple leur était généralement attaché ; il lui avait témoigné des égards dans plusieurs occasions, il sentait que leurs appointemens ne suffisaient pas pour soutenir la dignité de leur état, & déjà on avait parlé de les augmenter : ils auraient dû exposer avec modération à l'assemblée, les raisons qui appuyaient leurs demandes ; je connais le peuple, j'ai eu différentes conversations avec divers membres de l'assemblée, & j'ai lieu d'être persuadé qu'ils auraient obtenu presque tout ce qu'ils auraient souhaité. Si on leur eut tout refusé, ils auraient eu raison d'appeler à sa majesté ; mais y recourir, sans se plaindre au tribunal de la province, & n'exposer ses raisons qu'avec des invectives violentes, c'était mériter la haine qu'ont pour eux la plupart des Virginiens.

Les arts & les sciences ont fait peu

de progrès dans cette colonie. Le college de Guillaume & Marie est le seul destiné à l'instruction publique de la jeunesse, & il n'a point atteint son but. Il y a 6 régens ou professeurs soumis à l'inspection d'un président. Celui-ci doit faire 4 cours de Théologie par an : il a une belle maison & ses appointemens sont de 200 livres sterl. Un des regens doit apprendre à lire, à écrire, & les principes de la Religion Chrétienne aux Indiens : il a 60 livres par an & sa maison. Cette fondation doit son existence au respectable M. Boyle. Le professeur en humanité, ou en belles-Lettres est aidé d'un sous-maitre. Les 4 autres enseignent la philosophie morale, la métaphysique, les mathématiques & la physique : ils sont logés dans le college, ont eu une paie de 80 livres qu'on a augmentée depuis, je crois jusqu'à 100 livres sterlings. L'évêque de Londres est chancelier de ce college.

Ce que nous venons de dire, peut donner une idée du caractère des habitans de cette colonie. (a) Le climat & la fer-

(a) Il y a toujours bien des exceptions dans le caractère général d'une nation. J'ai vu en

tilité du fol les rend indolens , faciles & bons; ils aiment la société avec passion, & sont adonnés aux plaisirs de la table; de là vient qu'ils sont peu actifs, peu entreprenans, & qu'ils craignent la fatigue. Accoutumés à commander à des esclaves, ils sont vains, impérieux & privés de cette délicatesse de sentiment qui caractérise un peuple instruit & poli. Leur ignorance les expose à beaucoup d'erreurs & de préjugés, & c'est par cette raison qu'ils regardent à peine les Nègres comme des hommes. Aussi est-il presque impossible de faire punir les violences faites à ces malheureux, & même leur mort; ou les grands jurés refusent leur sentence, ou les petits jurés prononcent que le meurtrier n'est point coupable (b).

Virginie des hommes très-instruits & remplis de vertu : on sent bien qu'on ne doit pas leur appliquer ce que nous allons dire du peuple.

(b) Il y a deux loix dans cette colonie, qui mettent dans l'impossibilité presque absolue de convaincre un blanc du meurtre d'un Nègre ou d'un Indien. La première statue, que si quelque esclave meurt de quelques coups donnés par son maître, ou par accident, ou volontairement, personne ne peut être recherché

Un tel caractère doit se développer naturellement par des actes extravagans , par l'ostentation , le mépris de l'économie : il n'est pas rare de les voir dépenser au delà de leurs rentes , & se jeter dans une situation difficile qui les conduit quelquefois à faire des lettres de change qu'ils savent devoir leur être ren-

& puni pour cette correction , ou cet homicide , à moins qu'il ne soit prouvé par le serment d'un témoin légal & digne de foi , que cet esclave a été tué volontairement , malicieusement & avec dessein. Et une personne accusée du meurtre d'un esclave , ne devra encourir confiscation ou punition pour son délit ; si l'examen prouve qu'il n'est coupable que d'un homicide. * Voyez *Mercer's abridgment* , &c. pag. 345.

La seconde veut qu'aucun Nègre , Mulâtre ou Indien , ne puisse être admis devant les tribunaux ou un magistrat , pour prêter serment , comme témoin , dans quelque cause que ce soit , excepte lorsqu'il s'agit de juger un esclave pour crime capital. *Idem* , page 419.

* Les loix Anglaises distinguent avec exactitude le meurtre de l'homicide.

voyées avec protest & 10 pour cent d'intérêt (c).

Les mêmes défauts qu'ils ont dans les affaires privées, se font remarquer dans les affaires publiques: ils sont orgueil-

(c) Par un acte de l'assemblée, une lettre de change, quelque somme d'argent qu'on y stipule, si elle est protestée pour refus d'acceptation ou de paiement, porte intérêt de dix pour 100, dès le moment de sa date, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement payée.

On me conta à Williamsbourg une anecdote assez curieuse, relative à cette loi: le lecteur me pardonnera, si je la place ici. Un usurier peu satisfait du 5 pour 100 que la loi lui accorde, refusa d'avancer une somme à un gentilhomme, s'il ne lui donnait pour sûreté une lettre de change, qui devait revenir avec protest, qui alors lui donnait droit au dix pour 100. Le gentilhomme avait un pressant besoin d'argent, il consentit à la condition, & fit une lettre de change à tirer sur un des principaux marchands de Londres, avec lequel il n'avait jamais eu de correspondance. Le marchand reçut la lettre, observa le nom du tireur qu'il savait être riche, conclut qu'il avait intention d'entrer en affaires avec lui; il y fit honneur, & l'usurier dupe de sa spéculation, n'eut que le 5 pour 100: il se plaignit amèrement du gentilhomme, qui lui avait donné une bonne lettre de change pour une mauvaise.

leux, jaloux de leur liberté, se courbant difficilement sous le joug de la contrainte, supportant avec peine l'idée de la dépendance d'un pouvoir supérieur. Plusieurs d'entr'eux considèrent les colonies, comme des états indépendans, qui n'ont d'autres liens avec la grande Bretagne que ceux qui naissent d'une affection naturelle, & d'avoir le même roi. Peu ont l'esprit des affaires, & ceux qui l'ont manquent d'art.

Je les ai vu voter dans un cas urgent pour le secours d'une garnison (d),

(d) La garnison dont il s'agit, était celle du fort *Loudonn*, situé dans le pays des Indiens *Cherokées*, & consistait en un lieutenant & cinquante hommes. Assiégée & réduite à la dernière extrémité, elle envoya des courreurs aux gouverneurs de la Virginie & de la Caroline, pour demander du secours, & les informer qu'elle ne pouvait plus tenir que vingt jours. L'assemblée de Virginie, sensible à leur situation, accorda tout de suite une somme considérable, afin qu'on en levât des troupes, qui devaient se rassembler sur les frontieres, à 200 milles de *Williamsbourg*, pour continuer ensuite leur chemin au travers d'un pays désert de 200 milles encore, où il n'y avait ni chemins, ni magasins, ni postes, soit pour y déposer les malades, soit pour couvrir une retraite, si l'on

qu'il était démontré ne pouvoir être secourue. En matière de commerce, ils ignorent les principes qui doivent les diriger avec la merc-patrie, & croient qu'il est injuste qu'elle ne leur laisse pas un commerce illimité dans toutes les parties du monde : les droits qu'on preleve sur ce qu'ils transportent, ne leur paraissent retomber que sur eux, & il est impossible de leur prouver qu'ils retombent aussi sur le consommateur. Cependant, il faut être juste & avouer qu'ils ont sur ce point la même générosité qu'ils montrent dans leur vie privée : ils ne refusent jamais les secours nécessaires pour soutenir le gouvernement, quand on les leur demande ; ils ne sont point un peuple intéressé & vil.

Les femmes sont assez belles en Virginie, sans pouvoir être comparées aux Anglaises. Elles ont peu de graces, & manquent d'éducation, elles sont réser-

éprouvait un revers. L'auteur ayant parlé de ces difficultés à un des membres de l'assemblée, il répondit : *ma foi, vous avez raison, mais nous avons eu au moins cette occasion de montrer notre loyauté.* Peu de jours après, on apprit que cette garnison avait été taillée en pièces.

vées & incapables d'une conversation intéressante & suivie; passionnées pour la danse, peut-être parce qu'elles ne jouissent d'aucun autre amusement, elles n'y montrent ni goût, ni élégance, & n'y déploient point ces mouvemens aisés & gracieux qui en font le charme. A la fin de la soirée, quand la compagnie est lassée de contredanses, elles leur font succéder les giges; coutume qu'elles ont prise des Nègres, comme on me l'assure. * Ces giges sont sans méthode, sans régularité. La dame & le cavalier se levent ensemble & dancient par la chambre; l'un va en arriere, l'autre le poursuit, & ils se rencontrent quelquefois d'une maniere fantasque & burlesque: peu après, une seconde dame se leve, & la premiere doit se rasseoir, étant, comme ils le disent, *coupee*, & la seconde danse jusqu'à ce qu'une troisieme la coupe. Les hommes se relevent aussi successivement. Cet amusement joint à quelques parties

(e) J'ai observé depuis quelque chose de semblable en Italie. La *trescone* des Toscans, est fort semblable à la gigue des Virginiens,

de *barbacue* (f) dans les bois sont les seules distractions des dames Virginiennes, occupées dans tous les autres tems de leur aiguille & de leur ménage. Rarement elles lisent & cherchent à orner leur esprit; leur gloire est d'être de bonnes ménagères, des femmes honnêtes, des meres dignes de ce nom, quoiqu'elles n'ayent pas peut-être toute la tendresse & la sensibilité des dames Anglaises.

On ne peut dire que cette colonie soit florissante; elle produit, il est vrai, beaucoup de tabac & de grains; mais la culture ne s'y ameliore point, & on n'y pense pas. Une grande partie de sa surface est un désert, & comme un grand nombre de gentilshommes ont des possessions d'une étendue immense, il est vraisemblable qu'elle le fera longtems encore. Le manque d'activité fait qu'on n'y cherche point à étendre son commerce du côté de l'Ohio, & dans

(f) Cet amusement barbare consiste à fouetter les porcs jusqu'à la mort, pour en rendre la chair plus délicate. Je ne sache pas que les cannibales même le pratiquent.

les autres parties de l'Amérique : tout est dans les mains des colons pour les y engager ; provision, graines, différens objets de commerce, commodités pour l'exportation, ils ont tout ce qui fait subsister & prospérer les provinces voisines, & ils le négligent. Ils se bornent à un faible & petit commerce avec les Indes occidentales, & quoique celui de l'Ohio s'offre à eux avec les plus grands avantages, quoiqu'ils puissent naviger jusqu'aux environs du *Toghioghennes*, ils le voient d'un œil indifférent, tandis que le Pensylvanien industrieux lutte contre des difficultés innombrables, & surmonte tous les obstacles pour se l'assurer. Les Virginiens vivent aujourd'hui sans se soucier du lendemain : la culture du tabac leur suffit, & pourvu qu'ils puissent satisfaire à leurs marchands de Londres & à leurs plaisirs, ils ne désirent rien de plus. Quelques-uns cependant ont essayé d'augmenter leurs ressources en cultivant l'indigo, & par d'autres entreprises ; mais soit que le climat s'y oppose, soit inexpérience, soit défaut de persévérance, le succès n'a pas répondu à leur attente.

Les taxes que paie cette colonie sont considérables , & sa dette publique monte au moins à 400000 livres Sterl. La guerre la lui a fait contracter ; pendant tout le tems qu'elle a duré , elle a eu 1000 à 1500 hommes sur pié , & il fallut encore qu'elle éleva & entretenit plusieurs forts. On y débitait d'abord autant de valeur en papiers que les besoins l'exigeaient ; puis on imposait une taxe proportionnelle à cette valeur pour retirer les billets. Cette taxe assise sur tous les Nègres qui payent la dixme & sur les terres, monte communément à 2 schellings pour chaque Nègre , & un schelling ou 18 sols pour cent arpens de terre. Cette maniere d'établir les taxes éleva de grandes plaintes dans l'assemblée : les rentes des grands propriétaires n'étant proportionnelles qu'au nombre des Nègres qu'ils possèdent , non à l'étendue de leurs possessions , ceux qui ne pouvaient cultiver que la dixième partie de leurs domaines , trouvaient injuste qu'on leur fit payer une taxe pour ce qui ne leur rapportait rien. Mais on pouvait alléguer des argumens plus forts pour la leur imposer , que ceux qu'ils avançaient pour s'y soustraire.

Les taxes pour éteindre la dette publique, doivent se payer jusqu'en l'année 1769. Alors si cette dette n'a point été accrue, elle sera acquittée. L'usage du papier dans cette colonie, comme valeur courante, en a banni l'or & l'argent, & cela devait être : pour assurer l'effet qu'ils en attendaient, les Virginiens prirent des mesures qui allerent au delà du but ; car par un acte de l'Assemblée, ils fixerent l'échange entre la valeur courante en papier, & la valeur réelle à 25 pour 100, sans imaginer que cet échange ne pouvait être réglé que par l'état des choses. L'effet de ce règlement fut que quand la différence de l'échange entre les lettres sur les marchands de Londres & la valeur courante, fut à 40 pour cent, celle entre la valeur courante & l'espece était seulement à 25 pour 100, (a) & alors des personnes riches rassembloient autant d'especes qu'ils pouvaient, les envoyaient à Philadelphie où elles passaient à sa valeur

(a) Fixer les dettes courantes & la sterline, c'était réellement la fixer entre le courant & l'espece.

réelle , en achetaient des lettres de change , & les venaient revendre en Virginie avec quinze pour cent de profit. Ils continuerent cet agiotage jusqu'à ce qu'on ne trouvât plus de pistoles & de dolars dans la colonie.

Pendant mon séjour dans ce pays , je fis plusieurs excursions dans quelques-unes de ses parties , & particulièrement une que je fis avec beaucoup d'agrément , aux grandes cataractes de *Potosomac*. J'en ai tenu un journal que je rapporterai ici.

Je partis de *Williamsbourg* le 1 Octobre 1759 , n'ayant qu'un seul compagnon de voyage ; & ce jour , nous fîmes 40 milles , jusqu'à une plantation dans le comté de *King-William* , dans une belle situation , sur une montagne au Nord de la riviere de *Pamunky*. On voit au dessous la ville des Indiens *Pamunki* , chétif reste de cette grande tribu que l'intempérance & les maladies ont détruit. Ces Indiens demeurent dans de petits *Wigwams* ou cabanes , au bord de la riviere , & possèdent environ 2000 arpens de terre qu'un acte de l'assemblée de Virginie ne leur permet pas d'aliéner. Ils pêchent & chassent pour

les grands propriétaires qui en sont voisins, sont habillés comme les Virginiens, & quelquefois je les ai confondu avec le bas peuple de cette province. Pendant la nuit que je passai dans ce lieu, ils allerent dans un marais prendre des *Sorus*, & le lendemain on me dit qu'ils en avaient pris près de cent douzaines. La maniere de prendre cet oiseau est remarquable. On ne le trouve en Virginie que depuis les derniers jours de Septembre jusqu'au milieu de Novembre; pendant ce tems, on en voit un nombre prodigieux dans les marais où il se nourrit d'avoine sauvage. Quand ils arrivent, ils sont extrêmement maigres, mais bientôt après, ils sont si gras qu'ils ne peuvent plus voler, ils demeurent couchés sur les roseaux, & les Indiens viennent dans leurs canots les tuer, en donnant sur la tête avec leurs rames; ils sont un peu plus grands que les alouettes & ont un goût exquis. Pendant leur passage, vous les trouvez sur les tables des Virginiens à déjeuner, à diné & à souper. (a)

(a). En divers lieux de la Virginie, on conserve l'ancienne coutume de manger de la viande

2 Octobre. Nous arrivâmes à une autre plantation à 24 milles de celle que nous avons quittée; elle est située sur la rivière de *Mattapony*. La pluie nous obligea d'y rester ce jour & le lendemain.

4 Octobre. Nous fîmes 25 milles, & nous nous arrêtâmes à une maison d'un particulier; le lendemain nous allâmes encore 25 milles plus loin jusqu'à la ville de *Fredericksbourg*. Elle est située à un mille au dessous des cascades du *Rappahannoc*, & distribuée en rues parallèles, comme la plupart des villes de Virginie: une partie s'éleve sur une éminence & jouit de la plus belle vue; l'autre est placée au bord de l'eau pour la facilité des envois qui se font par le fleuve. Elle a plusieurs magasins & fut bâtie, il y a 32 ans, pour aider au commerce des colons de l'intérieur des

de à déjeuner. Au bout de la table où est assise la dame de la maison, il y a toujours du thé & du café; mais le reste de la table est couvert de volaille rotie, de jambon, de venaison, &c. Même à *Williamsbourg*, il est d'usage d'avoir un plat de jambon froid sur la table, & rarement une dame Virginienne déjeune sans cela

terres ; c'est la ville la plus florissante qu'il y ait dans cette partie du Pays.

Nous quittâmes *Fredericksbourg* le 6 pour visiter les cascades. Là est une petite ville de 18 à 20 maisons ; on la nomme *Falmouth*, & ses habitans sont les émules de ceux de *Fredericksbourg* pour le commerce.

Les cascades du *Rappahannoc* ressemblent à ceux de la rivière *James*, mais elles sont moins grandes : leur étendue est d'un demi mille & leur largeur de 100 verges. Lorsque nous les vîmes, les eaux étaient enflées, circonstance qui ajoute à la beauté du spectacle. Au milieu du lit de la rivière s'éleve une Isle dont la surface est d'environ 100 arpens, & couverte d'arbres ; des deux côtés à des distances égales & d'environ 20 verges, est une chaîne de 6 ou 7 cascades, l'une au dessus de l'autre, & dont la moindre a un pied de hauteur perpendiculaire. Les rives sont variées par des rochers & des arbres ; l'ensemble présente une scène charmante & romanesque.

¶ Nous vîmes là une personne qui nous assura avoir vu peu de jours auparavant l'effet extraordinaire du charme du serpent à sonnettes. Il vit un de ces redoutables reptiles replié au pié d'un arbre,

bre, fixant un oiseau perché sur une de ses branches. L'oiseau était dans une grande agitation, pouffait des cris plaintifs, allait d'une branche à l'autre, & enfin vola droit au serpent qui ouvrit sa gueule & l'engloutit.

De là nous remontâmes la rivière jusqu'à environ 15 milles plus haut, où sont les mines de fer de *Spatsimbod*: dans le chemin, on jouit d'une belle vue sur les monts Apalaches ou les montagnes bleues, qui sont à 70 milles de là. Une reconnaissance fortuite me toucha beaucoup dans ce lieu. Un de nos compagnons de voyage, (car ils étaient devenus plus nombreux,) avait un petit Nègre de 14 ans qui l'avait servi depuis quelque tems comme domestique dans un endroit solitaire. Une vieille femme qui travaillait aux mines, jeta par hazard les yeux sur lui, le fixa attentivement, le reconnut pour son petit fils, pouffa des cris, l'appella son enfant, & se jeta par terre. Elle y resta quelques secondes, se releva, regarda son enfant immobile & en extase, se pencha sur ses épaules & les baïsa, puis se retira quelques pas, l'examina de nouveau, les yeux fixés,

& absorbée dans ses pensées mélancoliques. Le jeune Nègre toujours debout & en silence, avait la tête penchée d'un côté : il était pâle & extrêmement ému. Raphaël n'aurait pu imaginer un tableau d'une expression plus vive des sentimens les plus touchans.

Le jour suivant, nous retournâmes à Fredericksbourg, où traversant le Rappahannoc dans un bac, nous entrâmes dans le col du Nord. Nous parcourûmes 17 milles de chemin jusqu'à la maison d'un gentilhomme dans le comté de Stafford ; & le lendemain nous passâmes à Dumfries & parvinmes à Colchester, après avoir traversé la riviere d'Occoquant ; cet espace est d'environ 21 milles.

Dumfries & Colchester sont deux petites villes nouvellement bâties, pour faciliter le commerce de l'intérieur du pays : la première, dans un vallon profond formé par l'Acquia ; la seconde sur l'Occoquant, deux petites rivieres qui se perdent dans le Potomac. A deux milles au dessus de Colchester est un fourneau de fer, une forge, deux scies & un moulin à farine blanche : nous les visitâmes à notre retour : on y trou-

ve toutes les commodités qu'on peut desirer , soit pour le bois , soit pour l'eau. Le minerais qu'on y fond & qu'on y forge vient du Maryland ; ce n'est pas qu'il n'y en ait dans les montagnes voisines , mais les habitans ne sont point encouragés à y faire des tentatives , parce que le Lord Fairfax qui en est le propriétaire , s'est réservé le tiers de tout le minerais qu'on pourra découvrir dans le col du Nord.

De Colchester à *Mont-vernon* , il y a 12 milles : ce lieu appartient au colonel Washington qui mérite de le posseder (a). La maison est dans une situa-

(a) Je ne puis me dispenser de rapporter un trait qui prouve le courage & le patriotisme de ce gentilhomme. Le premier Novembre 1753, le gouverneur de Dinwiddie, informa l'assemblée de Virginie, que les Français avaient élevé un fort sur l'Ohio ; on résolut d'envoyer quelqu'un à Mr. de St. Pierre, commandant de ce fort, pour réclamer le pays, comme appartenant à sa majesté Britannique, & lui ordonner de se retirer. Mr. Washington à peine majeur alors, offrit de remplir cette commission : il s'agissait de traverser un espace de 400 milles dont la moitié était un désert, où l'on ne trouvait aucun chemin tracé, qu'habitaient des sauvages féroces & cruels, dans une saison extrêmement

tion magnifique, sur une colline très-élevée au bord du Potosomac, d'où l'on découvre un pays varié par le fleuve, des rocs, des bois & diverses plantations. Le Potosomac y a près de 2 milles de large, quoiqu'à 200 de son embouchure: il sépare la Virginie du Maryland. (b)

rude. Rien n'intimida ce jeune homme, & suivi d'un seul compagnon de voyage, il part à pied depuis Winchester, portant ses provisions sur son dos, exécute ses ordres, & après avoir souffert des fatigues incroyables, & échappé aux dangers les plus menaçans, il revint à Williamsbourg le 14 Février 1754, & y rendit compte de sa négociation.

(b) On voit sur les fleuves de la Virginie, & particulièrement sur celui-ci, un spectacle curieux & fort amusant pour les étrangers. Pendant le printems & l'été, le faucon-pêcheur se voit souvent comme suspendu & immobile dans l'air, au dessus des rivières, pendant quelques minutes; mais bientôt il s'élance, plonge dans l'eau, & rarement il en sort, sans tenir dans ses serres un *rockfish*, ou quelque autre poisson assez grand. On le voit d'abord se secouer & élever de ses plumes un brouillard humide, & voler avec effort vers les bois. L'Aigle chauve qui est presque toujours en sentinelle, le poursuit à l'instant, & s'il peut l'atteindre, il l'attaque; le faucon craint pour sa vie, & pour fuir avec plus

Salomon.
la. Car. l'no

de. o. collat.

Ygarquet.

Après un jour de repos dans cette maison, nous continuâmes de remonter la rivière pour arriver aux grandes cascades qui en font à 26 milles. Elles ont quelque ressemblance avec celle du Rappahannoc, mais sont bien plus belles. Le lit du fleuve y est retréci par des collines, & sa largeur n'y excède pas celle qu'il a à 150 milles plus haut, vis-à-vis le fort *Cumberland*. Ce lit est resserré encore par les innombrables rochers dont il est semé; ce qui fait que les eaux y coulent avec une vitesse prodigieuse; bientôt elles rencontrent une chaîne de rochers qui le traverse, & elles s'y divisent en deux jets d'environ 8 verges d'étendue, qui se lancent dans un précipice avec une rapidité incroyable. Celui qui est du côté de la Virginie forme 3 cascades successives; la première de 10 pieds, la seconde de 20, la troisième de 24 à 25 de hauteur perpendiculaire: l'eau y tombe rassemblée & en une grosse masse. Le jet

de vitesse, il laisse tomber sa proie: l'aigle se lance après elle, & l'emporte dans ses griffes, avant qu'elle parvienne à la surface de l'eau.

qui touche au Maryland est aussi gros, & l'égalé en hauteur; mais ses eaux se divisent. Tous deux coulent quelque-tems séparés, puis se rejoignent dans un lit large de 30 verges, que la surface unie de l'eau & d'inutiles efforts pour le sonder, nous firent croire être d'une profondeur extraordinaire. Les rocs qui le bordent des deux côtés font de la hauteur de 90 à 100 pieds, & cependant lorsque la riviere s'enfle, elle couvre leurs cimes & y dépose de grands arbres tout entiers qu'on y retrouve.

Le soir, nous redescendimes la riviere 16 milles plus bas, jusqu'à *Alexandrie* ou *Belhaven*, petite ville commerçante dans la plus belle situation qu'on puisse imaginer. Au dessus & au dessous d'elle, le Potosomac n'a qu'un mille de largeur, mais là il s'ouvre, & forme une grande baye circulaire large de 2 milles. La ville est bâtie au centre de cette baye; au dessous d'elle, elle a un quai, & au dessus un chantier pour construire des vaisseaux: l'eau y est assez profonde pour qu'on y puisse lancer ceux de la première grandeur.

Le jour suivant, nous retournâmes chez

le colonel Washington, & peu de jours après à Williamsbourg.

Je restai pendant 10 mois dans cette colonie, & j'y reçus tant de marques d'amitié & de cette honnêteté franche qui annoncent un bon cœur, que je serais ingrat, si je le passais sous silence. Je n'en citerai aucun, parce qu'il y aurait de l'injustice à citer les uns & à taire les autres. Je quittai à regret ce peuple hospitalier, & je m'en souviendrai toujours avec affection & avec reconnaissance.

Le 26 May 1760, je me procurai 3 chevaux pour moi, mon valet & mon bagage; je partis de Williamsbourg & vins de nuit à Eltham, après avoir fait 25 milles. Le 28, j'en fis 27, & arrivai à une plantation du comté de Caroline.

29 May; je vins à Fredericksbourg qui est à 25 milles du lieu d'où j'étais parti. Je vis à côté de mon chemin un serpent noir long de 6 pieds, couché au travers d'un reste de tronc d'arbre. Je le touchai plusieurs fois de ma gaule, avant qu'il bougeât; mais réveillé enfin, il s'élança avec une vitesse incroyable dans le bois. Je regardai dans le trou vers lequel sa tête avait été

fixée, & j'y vis un serpent à grains long de 2 pieds, dont la couleur était un mélange agréable du rouge, du noir & de l'orangé, & que sans doute le serpent noir guétait pour en faire sa proie. Je le pris engourdi encore, & le mis au soleil pour le ranimer. Je m'éloignai ensuite, mais à un quart de mille de là, j'imaginai que ce reptile serait un objet de curiosité pour l'Angleterre, & qu'il fallait essayer de l'y transporter : j'envoyai donc mon domestique noir pour qu'il me l'apportât ; il revint, sans avoir pu le trouver, mais il avait vu le serpent noir qui était venu reprendre son poste. C'est un exemple du naturel peu craintif de ce reptile : il n'est point vénimeux, & souvent il attaque avec intrépidité le serpent à sonnettes qu'il dévore, & quelquefois il combat l'homme même.

30 May ; je quittai Fredericsbourg, & traversai dans un bac le Rappahannoc près des cascades, & fis cette nuit 34 milles jusqu'à Neville.

31 May ; je passai le *Pignut* & les montagnes bleues, & traversant le Shenando, j'arrivai après une marche de 50 milles à Winchester.

Le Pignut est une chaîne de montagnes qui tient à celles du Sud-Ouest. Nulle part elle n'est bien haute, & la gorge où je passai est si aisée par les détours que fait le chemin dans les vallées, que je m'apperçus à peine d'avoir quitté le pays plat.

Il est probable que l'étendue de pays qui s'étend de la côte aux montagnes a été gagné sur l'Océan : le fonds en est fort bas, rompu par des collines d'égale hauteur, séparées par des creux profonds, tels que sont les lieux dont l'eau s'est retirée subitement. Le sol est presque tout de sable ; on ne trouve point ou presque point de cailloux du rivage de la mer à 100 milles au delà, ce qui fait que les Virginiens ne mettent point de fers à leurs chevaux. Près de la surface de la terre, on trouve une quantité incroyable de pétoncles, & un grand nombre de collines en sont uniquement formées. D'autres observations moins générales concourent à persuader que l'Océan atlantique a perdu, soit par gradation, soit par une révolution subite une grande partie de ses anciennes possessions.

Les montagnes bleues sont beaucoup

plus hautes que le Pignut ; & celles d'Alleghenny plus hautes encore que les montagnes bleues : on m'a assuré cependant que celles-ci s'élevaient au midi à une hauteur presque égale à l'Alleghenny. Le passage du col d'Ashby est de 4 milles du pied de la montagne à l'Orient, jusqu'au Shenando qui le baigne au couchant. La montée n'en est pas bien rapide, quoique ces monts soient généralement plus élevés qu'aucun de ceux que j'aie vus en Angleterre. Arrivé au sommet, je fus surpris & charmé de la perspective qui s'ouvrait devant moi : la montagne était couverte de bois-genti en pleine fleur ; au dessous, était un fleuve majestueux ; plus loin une plaine immense diversifiée par tous les objets les plus agréables que la nature puisse offrir à la vue, & à 50 milles de là, s'étendait la chaîne des montagnes du nord, ou des grandes montagnes (c), qui arrêtaient enfin l'œil fatigué du champ qu'il avait parcouru.

(c) Ces chaînes de montagnes sont contiguës les unes aux autres, & leur direction est parallèle.

Le *Shenando* prend sa source bien loin, sous cette chaîne de montagnes du Nord: il coule par le comté d'Auguste, & se joint au Potosomac dans celui de Frédéric: cette rivière n'avait que 100 verges de largeur dans le lieu où je la passai, & je crois qu'elle n'est nulle part plus large; ses rives sont agréables & solitaires, ses eaux forment des chutes variées, & sont si transparentes qu'on distingue le plus petit caillou de ses rives à la profondeur de 8 à 10 pieds. Il est très-poissonneux, & on y trouve des truites; mais il n'est navigable que pour des radeaux. Dans les crues subites d'eaux, il s'éleve de 40 à 50 pieds. Vers ses bords, les champs sont fertiles & riches: les Allemands qui les cultivent, trouvent leur aïssance dans les provisions qu'ils fournissent aux troupes, & dans le commerce du beurre qu'ils envoient dans la plaine. On se retracerait avec plaisir leur sort; oui, si le bonheur existe sur la terre, ces hommes en jouissent. Rien ne trouble leurs jours paisibles; ils vivent dans le plus beau climat, cultivent la terre la plus fertile, sont entourés de vues charmantes, de scènes champêtres, trouvent

là des monts orgueilleux , ici des fleuves qui roulent avec majesté leurs eaux pures & limpides comme le crystal ; ailleurs des chûtes d'eaux , de riches vallons , de vastes & antiques forêts , & par-tout une variété infinie d'arbustes en fleurs. Ils connaissent peu les maladies , sont robustes , vivent libres , ignorent le besoin & ignorent presque tous les vices. Le luxe n'altère pas leurs jouissances , & ne leur fait point regretter ce qu'ils ne possèdent pas ; ils ont ce que les princes envient au milieu de leurs grandeurs , ce qu'ils voudraient acheter de la moitié de leurs états , la santé , le contentement , la paix de l'ame , la tranquillité de l'esprit.

Winchester est une ville d'environ 200 maisons ; c'est le rendez-vous général des troupes de la Virginie , & de là vient la prospérité rapide où elle est parvenue. Les campagnes qui l'environnent étaient exposées aux ravages des Indiens avant la prise du fort du *Quesne* : chaque jour , ils y commettaient d'horribles cruautés , & la ville même aurait senti leur fureur , si le colonel *Washington* n'y avait élevé un fort sur une éminence pour la protéger ; ils venaient

encore aux environs de la ville, mais ils n'osent s'approcher. Le fort est un carré régulier dont les courtines ont, je crois, 80 verges de long; ses quatre bastions sont garnis de 24 pièces d'artillerie; on y bâtit des casernes pour 450 hommes: il est construit de troncs d'arbres pressés, & dont les intervalles sont remplis de terre. On a tenté de l'environner d'un fossé sec; mais le roc impénétrable sur lequel il est assis, a forcé d'abandonner l'entreprise. Il est imparfait & tombera peut-être en ruines avant d'être fini; car l'assemblée de Virginie dont la prévoyance ne s'étend pas au loin, après avoir dépensé 9000 livres à le faire ce qu'il est, aura de la peine à en ajouter 1000 pour le rendre ce qu'il devrait être, parce qu'elle se croit en sûreté, depuis que nous sommes en possession de *Pitzbourg*. Il est cependant certain qu'il serait de la plus grande utilité, si les Sauvages venaient de nouveau nous faire la guerre; événement assez probable, quand on considère les vexations que nous leur faisons essuyer.

L'eau de Winchester a une qualité singulière qu'elle doit, à ce qu'on dit,

au sol calcaire sur lequel elle coule ; c'est qu'elle cause de fréquentes coliques , surtout aux étrangers ; mais on croit aussi généralement qu'elle est un spécifique contre d'autres maladies.

Pendant mon séjour dans ce lieu , je fus tenté d'aller parcourir le comté d'Auguste qui est au midi ; quinze jours auraient suffi , pour y voir diverses curiosités naturelles , dignes de l'attention des observateurs , à ce qu'on m'assura ; mais la crainte de rencontrer les *Cherokées* qui peu de jours auparavant , y avaient enlevé des chevelures , celle d'être arrêté trop longtems & de perdre le moment pour retourner en Angleterre , m'y firent renoncer. Parmi ces curiosités , on remarque sur-tout une très-belle cascade : l'eau qui la forme sort d'un roc , traverse une prairie & se précipite ensuite d'une hauteur perpendiculaire de 15 pieds : elle est à 40 milles , au couchant de la maison où siège la cour du comté. A 20 milles de là , sont deux sources chaudes ; l'eau de l'une a le goût de l'alun , & l'autre celle de la crasse de fusil. Ailleurs , on trouve une caverne extraordinaire ; une source médicinale qui est un spécifique pour les maux

vénériens. Un soldat qu'ils avoient réduit dans un état désespéré, fut guéri en peu de jours, en s'y baignant & buvant de ses eaux. Ce fait est attesté par les officiers qui y ont été en détachement. Mais, m'en étant informé plus particulièrement du colonel Washington, il me dit qu'il n'en avoit jamais entendu parler, & que si le fait étoit vrai, il étoit probable qu'il l'auroit su, puisqu'il avoit commandé ce même régiment & dans le même tems : il est vrai qu'il n'avoit pas été sur les lieux. Le lecteur jugera du poids de ces différens témoignages.

On voit encore à 60 milles, au Nord de la maison où siège la cour du comté, une arcade naturelle qui forme un pont tenant de chaque côté à deux hautes montagnes, & sous lequel passe une rivière considérable; une rivière qui s'enfonce dans une montagne pour ne plus reparaitre, & qu'on nomme *rivière perdue*; une source soufrée, remède infallible pour les maladies de la peau. A 16 milles au N. O. de Winchester, est une caverne naturelle ou un puits, dans lequel on peut descendre en certain tems, jusqu'à la profondeur

de 100 à 150 verges ; & en d'autres tems l'eau le remplit & déborde abondamment. On l'appelle le *puits du flux & reflux* ; il est situé dans un pays uni & plat , qui ne touche à aucune montagne , à aucune rivière ; & à 9 milles de là , sont 6 ou 7 cavernes curieuses qui se communiquent toutes l'une à l'autre.

Un jour ou deux avant de quitter Winchester , je m'apperçus que mon domestique m'avait volé ; il l'avoua , & m'alléguâ de si mauvaises raisons pour se justifier , que je fus obligé de le renvoyer. Cette affaire me donna de l'inquiétude , parce qu'il m'était impossible de trouver un domestique dans le lieu où j'étais , ni personne pour passer avec moi la montagne qu'il faut franchir , pour parvenir dans les établissemens inférieurs. La politesse du commandant , M. le colonel Byro , & celle du colonel Churchill , me firent vaincre ces obstacles : le premier me logea avec lui dans le fort , & me fit servir & accompagner par ses propres domestiques , & le second me donna un jeune nègre pour me rendre jusques chez le colonel Washington à 80 milles de là. Je fus donc en état de partir de Winchester le 4me.
de

de Juin, & je fis la nuit dix-huit milles, jusqu'au bac de Sniker sur le Shenando.

Le lendemain, je repassai les montagnes bleues au Col de Guillaume, & je fis encore quarante milles: un colon me joignit en chemin, & il me dit des choses extraordinaires du serpent à sonnettes, qui est très-commun dans ce pays. Par exemple, allant un jour à un moulin à quelque distance de chez lui, il en provoqua un, jusqu'au point de lui faire mordre un sep de vigne voisin; il en vit le feuillage se faner & il périt tout de suite (a).

Je fus très-mal logé ce soir là: j'avais été mouillé jusqu'aux os dans l'après midi, & dans la misérable plantation où j'avais cherché un abri, je ne pouvais avoir du feu, & n'y trouvai rien à manger, rien à boire, pas même une cou-

(a) Plusieurs personnes à qui j'ai raconté ce fait, l'ont trouvé peu probable; mais s'il n'était pas vrai, on pourrait demander comment une telle idée a pu venir à un colon ignorant, privé de tout secours d'une société éclairée? Comment aura-t-il pu deviner que cette plante, supposé l'effet possible, est vraisemblablement la plus susceptible d'être affectée de cette manière?

verte pour me rechauffer. Je me jetai sur mon matelas; mais le froid, la vermine, les insectes ne me permirent pas de fermer les yeux. Je me levai de grand matin, & continuai ma route: je n'étais alors éloigné que de trente milles de la demeure du colonel Washington, & cependant je n'y arrivai que tard, parce que la pluie gâtait les chemins, & qu'un homme qui m'avait offert de me montrer le chemin le plus court, m'égarait pendant plus de deux heures au travers des précipices & des rochers. Je trouvai un dédommagement de mes peines, dans les scènes pittoresques & singulieres que ce pays me présenta. Je traversai un vallon charmant, long de deux milles sur un quart de largeur, formé par des montagnes hautes & escarpées, couvertes de chamoedaphnes (b), où de lierre sauva-

Calais (b) Le chamoedaphne est un des plus beaux arbustes à fleurs que l'on connaisse. *Catesby* le décrit ainsi dans son *histoire naturelle de la Caroline*. " Les fleurs y viennent en groupe
 „ au sommet des branches, sur des tiges de
 „ trois pouces de longueur; elles sont d'un
 „ blanc terne, & d'un rouge pourpré, con-
 „ sistant en une petale en godet; le limbe est

te (c) en pleine fleur, un ruisseau de huit verges de large, ici coulaient lentement ses eaux très-limpides, là formaient des cascades innombrables; ailleurs étaient répandus des bosquets irréguliers d'arbres toujours verts: tel était le cédre, le sapin, le mirthe & un grand nombre d'autres especes. Non, Tempé, la délicieuse Tempé, n'était pas plus belle, n'avait pas plus de charmes!

Arrivé chez le colonel, je me défis de

„ divisé en cinq segmens; au centre il y a un
„ style & dix étamines serrées contre les pa-
„ rois du godet, à distances égales de l'épa-
„ nouissement de la fleur: leurs sommets sont
„ logés en dix petites cellules concaves, lesquel-
„ les sont convexes en dehors, & paraissent
„ comme autant de petits tubercules. Comme
„ toutes les fleurs ont leurs beautés particu-
„ lières, il est difficile d'attribuer à l'une une ex-
„ cellence qui doive la faire préférer aux autres.
„ Cependant lorsqu'on considère la structure
„ curieuse de cette fleur, & l'air noble de
„ toute cette plante, je ne connais point d'ar-
„ buste qui ait plus de droit que celui-ci à la
„ préférence”. *Catesb. vol. 22. p. 98.*

(c.) Le nom de *wild-juj*, (lievre sauvage) que l'auteur donne à cette plante, paraît être un nom vulgaire d'Amérique: cette plante est le *halmia latifolia* de Linné & de Miller.

mies chevaux, j'empruntai sa voiture & un domestique, & quittai Mont-Vernon le 11 Juin.

Je me rendis en *Maryland*, en traversant le Potosomac au lac de Clifford, où le fleuve a plus d'un mille de largeur, & arrivai à *Marlborough*, situé à dix-huit milles de-là. J'y trouvai une troupe de comédiens ambulans, dirigés par un nommé Douglas, dont le théâtre était élevé dans une maison de tabac assez propre, grande, appropriée à l'usage qu'on en faisait. Après midi, j'allai neuf milles plus loin, jusqu'à *Queen-Ann*, & le soir je parcourus un espace égal & arrivai au hâc de *Loudon-town*: après avoir traversé le Patuxen, j'y demurai la nuit, & le lendemain au matin, je passai la riviere du sud, qui a trois quarts de milles de largeur, & arrivai à neuf heures du matin à *Annapolis*, située à quatre milles de-là.

Annapolis est la capitale du *Maryland*; c'est une ville de 150 maisons, très propre, bâtie sur une presqu'isle que forme la Severne & deux petits ravins. La riviere y a un mille de largeur, & l'on y jouit d'un coup d'œil très-agréable, parce qu'à quelque distance, elle se jette dans la baye de Chesapeak, qui est large de dix

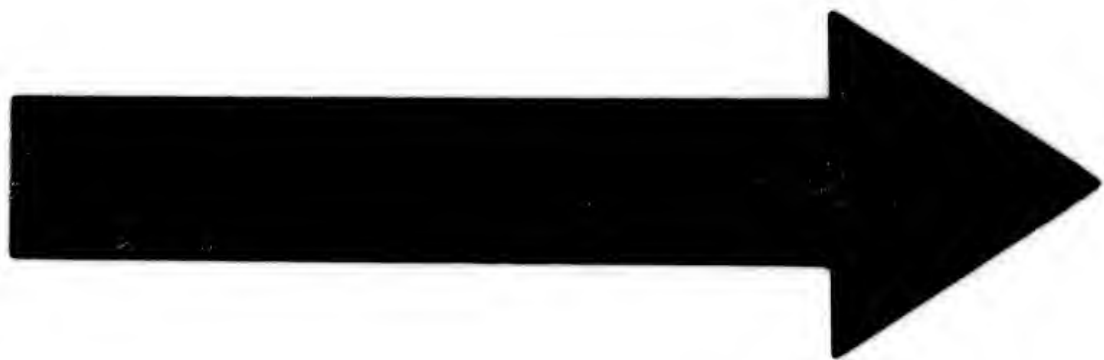
milles , & permet de voir au - delà les rivages opposés : la baye , le fleuve , des champs , des bois varient la perspective. La marée s'éleve de deux pieds ici ; l'eau y est salée , quoique les caps en soient éloignés de 200 milles.

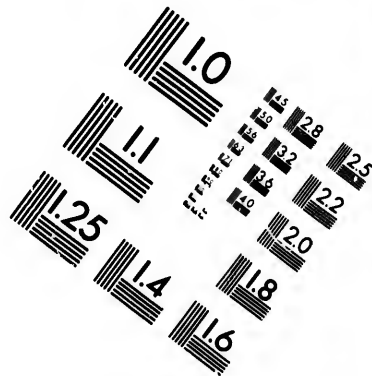
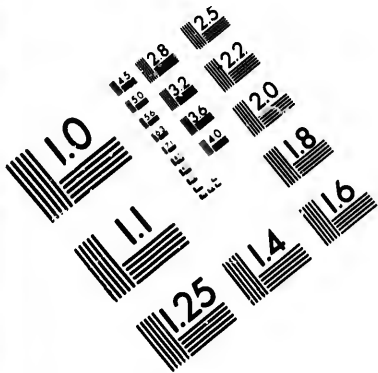
Annapolis n'est pas régulière , ses rues ne sont point pavées , mais elle est agréable & a de bonnes maisons de briques ; on n'y voit pas de bâtimens publics dignes d'être remarqués : l'église & la maison de ville sont fort peu de chose , & le palais du gouverneur est encore imparfait : celui-ci est dans une belle situation , qui met sous ses yeux la ville & les campagnes qui l'environnent. On y voit quatre grandes chambres au rez-de-chaussée , une salle magnifique & un vestibule. Les offices sont sous terre ; de chaque côté de l'entrée il y a quatre fenêtres , & il y en a cinq au premier étage. Le long du bâtiment devait s'élever un beau portique , mais le gouverneur & l'assemblée n'étant d'accord ni sur la maniere , ni sur les moyens de le faire , l'exécution en a été suspendue ; la maison seule a été achevée & commence à tomber en ruines : le gouverneur habite dans une maison que la province loué 80 livres par an.

Cette ville est peu commerçante ; ses habitans sont ou commissionnaires, ou exercent des charges publiques. Rarement on y construit plus de deux ou trois vaisseaux par an : elle est sans fortifications, & n'est défendue que par une mauvaise batterie de quinze canons de six livres de balles.

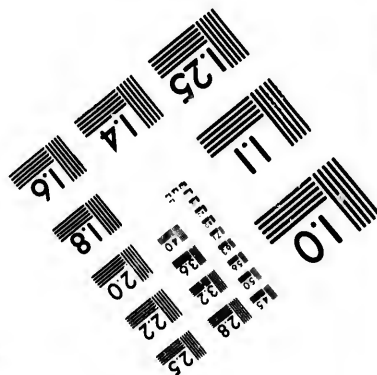
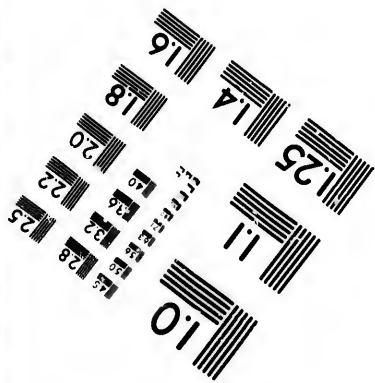
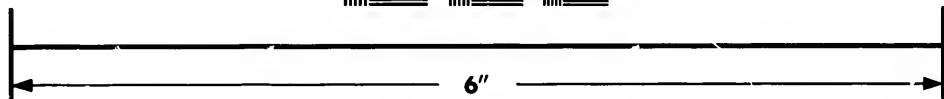
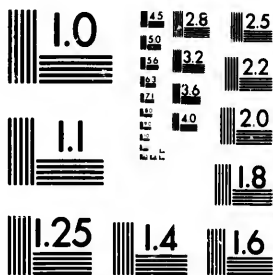
Le Maryland est situé entre le trente huitieme & le quarantieme degré de latitude septentrionale, & le 75 & 80 de longitude, à l'ouest du méridien de Londres. L'océan Atlantique & les comtés de la Delaware le bornent au levant, la Virginie le touche au midi & au couchant : la Pensylvanie le limite au nord : son sol, son climat, ses productions sont à peu près celles de la Virginie ; de belles rivières l'arrosent, il a des ruisseaux qui le fertilisent & des ports naturels, mais la culture n'y est pas ce qu'elle devrait être, & ce qu'elle y peut devenir. On le divise en quatorze comtés, & il renferme quarante à cinquante paroisses : on y voit plusieurs petites villes bâties avec assez d'élégance : les habitans libres peuvent y être au nombre de quatre vingt dix milles ; & la milice, formée de tous les blancs âgés de seize à soixante ans.

est de dix-huit mille hommes. On y compte 32,000 esclaves. La culture du tabac est sa principale richesse ; l'exportation en monte, année commune, à 30,000 hogsheads, elle avait été de 50,000 l'année précédente. Il y a peu de manufactures. Le gouvernement est formé par le lord Baltimore, propriétaire du pays, par le gouverneur & le conseil composé de douze membres qu'il nomme, & une chambre de représentans, élus par le peuple, quatre dans chaque comté, & deux pour Annapolis. Le lord Baltimore y a un pouvoir presque égal à celui d'un roi, celui qu'il n'exerce pas, est partagé comme celui de la Virginie. Il s'éleva, il y a quelques années, des dissentions entre la chambre des représentans & le gouverneur joint au conseil ; les taxes, la manière de les lever, les objets qui devaient y être soumis les firent naître, les entreprirent durant la dernière guerre, & causèrent l'inaction de cette colonie pour la défense commune. La chambre a toujours voté pour des troupes, mais elle a désigné les taxes pour leur entretien, parmi lesquelles en était une établie sur les sommes dues aux marchands & marquées sur leurs livres ; & le conseil a constam-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ment rejeté ce bill, comme contraire à la liberté du commerce, & nuisible au crédit des commerçans. Le lord propriétaire a voix négative sur les bills, outre celle de son gouverneur (*d*).

Il y a diverses cours de justice : les principales se tiennent dans chaque comté par ses propres juges en des tems marqués, comme celles de la Virginie ; celle de la province en général s'assemble deux fois par an à Annapolis, & est composée de juges nommés pour remplir cet objet (*e*). La cour de chancellerie consiste dans le gouverneur & le conseil : on n'appelle de ses arrêts qu'en Angleterre & au roi même.

La religion dominante y est l'anglicane ; mais on y trouve autant de catholiques que de protestans. Les ministres y sont bien payés ; ils n'ont pas comme en Virginie, une quantité de tabac fixée pour toute la paroisse, mais ils en reçoivent

(*d*) Ce pouvoir n'a jamais été contesté ; cependant on doute de sa légitimité.

(*e*) Il y avoit encore autrefois une cour générale, dont les assises se tenaient par toute la province, une ou deux fois par an ; mais elle n'existe plus.

rente quinquaux par tête, de ceux qui payent la dixme dans leurs paroisses respectives, & tels d'entr'eux en font jusqu'à 300 livres sterling par an. C'est le gouverneur qui nomme les pasteurs, & ils sont sous la juridiction de l'évêque de Londres; mais cette partie du diocèse étant si éloignée de son chef, qui n'y nomme point de commissaire pour veiller à sa place, il en résulte plusieurs inconvéniens qui retombent sur les pasteurs. Ceux qui sont chargés des intérêts de la paroisse en général, sont au nombre de douze, & le marguillier qui en est comme le chef, n'y a que peu ou point d'autorité (f).

Dans cette province, il y a une école libre & publique pour chaque comté, où l'on apprend à lire, à écrire, à tenir les comptes; mais il n'y a pas de collèges, & l'éducation de la jeunesse y est négligée.

L'état de la colonie, le caractère de ses habitans, différent peu de ceux de la

(f) Ces douze officiers de la paroisse, changent tour à tour chaque année: ils ont le pouvoir de nommer des inspecteurs.

Virginie. Le tabac est aussi la principale richesse du Maryland ; le terroir y peut produire presque toutes sortes de raisins ; & l'on a tenté d'en faire du vin. Le colonel Tasco , homme distingué dans cette province , a essayé d'y faire du vin de Bourgogne , & en a approché : j'en bus à la table de M. Hamilton , gouverneur de Pensylvanie , & je ne le trouvai pas mauvais : mais comme ce colonel n'est plus , il aura peu d'imitateurs , & peut-être n'en aura-t-il point.

La valeur courante y est en papier , & la différence du change est environ de 50 pour 100 : le droit prélevé sur les négres n'est que de 40 shellings par tête pour l'importation : il est de 10 livres en Virginie.

13 Juin. Je louai un petit bâtiment d'environ dix tonneaux , & je m'embarquai pour me rendre à l'entrée de la baie éloignée de 23 lieues : une brise assez forte enfla nos voiles , & après un passage charmant de 18 heures , par le tems le plus beau , nous arrivâmes à *Fredericks-Town* , sur la rivière de Sassafras , au milieu de la nuit. Je n'ai pas eu de jour plus agréable , & que je me retrace avec plus de plaisir. Les

rives qui bordent cette baye, les petites & nombreuses isles dont elle est semée, y donnent le plus beau coup d'œil : une multitude innombrable de marsouins se jouaient sur l'avant du vaisseau ; ils nous égayaient par leurs bonds : & les embouchures de plusieurs belles rivières qui se découvraient successivement, nous conduisirent peu à peu à une suite de réflexions agréables. Vers le couchant, nous voyions ces grandes rivières de la Virginie dont j'ai parlé ; & il en est 10 ou 11 autres, toutes larges & profondes, & quelques-unes navigables pendant un long espace dans l'intérieur des terres. “ Le *Patuxen*, que nous avons laissé derrière nous ”, disait le maître du navire, tandis que nous voguions sur cette baye charmante, “ est navigable près de 50 ” milles pour les vaisseaux de 300 tonneaux ; là vous voyez les rivières du *Sud* & de *Severne*, navigables l'espace de 10 milles ; plus loin est le *Pataprier*, grande & belle rivière que j'ai remontée pendant 15 milles. Les rivières de *Gunpowder* & de *Bush* ne portent que des chaloupes & des schoonen. Le *Susquehannac*, quoique si majestueux & si grand en apparence,

„ n'a qu'une courte & difficile naviga-
 „ tion ; mais sa source est dans des
 „ pays inconnus & sauvages à une dis-
 „ tance prodigieuse ; son cours est beau,
 „ son lit assez large , & il renferme une
 „ grande variété de poissons. Vers le
 „ levant, sont le *Bahama*, le *Sassafras*,
 „ le *Chester*, le *Wye*, le *Miles*, le
 „ grand *Choptank*, le *Nauticote*, le
 „ *Manokin* & le *Pocomoke*, rivières sur
 „ lesquelles on navige à des distances
 „ inégales ". Telles étaient notre conver-
 „ sation & nos plaisirs durant ce charmant
 voyage.

Fredericstown est un village situé au
 couchant de la rivière du *Sassafras*, &
 bâti pour la commodité des voyageurs.
 Vis-à-vis, sur la rive orientale est *Geor-
 getown*, village encore élevé pour rem-
 plir le même but. Je louai une chaise
 à l'italienne, avec un valet à cheval,
 pour m'accompagner jusqu'à Philadel-
 phie ; je quittai *Fredericstown* le lende-
 main, & me rendis à *Newcastle* à 32
 milles de là.

LES TROIS COMTÉS DE LA DELAWARE.

Newcastle est située sur la *Delaware*

à 40 milles de la baye & à 100 des caps. Elle est la capitale des trois comtés de la Delaware, ou des trois comtés inférieurs, est peu considérable, n'a que 100 maisons, & aucun bâtiment public qui mérite quelque attention; l'église, les maisons où s'assemblent les presbyteriens & les quakers, celle où se tient la cour, celle du marché, sont également mesquines & aussi peu solides qu'élégantes.

La province des 3 comtés inférieurs, qui sont *Newcastle*, *Sussex* & *Kent*, appartenait autrefois aux Hollandais; mais elle fut cédée à l'Angleterre par le traité de Breda: elle fut ensuite vendue par le duc d'York qui en était propriétaire, à celui de Pensylvanie: soumise à des réglemens semblables à ceux de cette province, elle forma toujours un gouvernement qui en est séparé. Le même gouverneur préside sur les deux; mais chacune a son assemblée & ses cours de justice particulières, qui ont cependant la même forme. L'assemblée consiste en 18 personnes élues annuellement par le peuple, six pour chaque comté: cette assemblée jointe au gouverneur y est le corps législatif. La mi-

lice est composée de toutes les personnes de 18 à 50 ans, & le comté de Newcastle seul fournit plus de 700 hommes enrôlés.

PENNSYLVANIE.

Le lendemain, je partis pour Philadelphie éloignée de Newcastle de 36 milles, & j'y arrivai le soir. La contrée que je parcourus avait un aspect différent de tout ce que j'avais vu jusqu'alors en Amérique. Elle était cultivée avec plus de soin, & présentait une variété agréable de champs, de treffle, de grains & de lin. Je passai à côté du petit village de *Wilmington*, & traversai ceux de *Chester* & de *Derby*. Pendant une partie du chemin, on jouit de la vue de la Delaware qui a 3 milles de largeur. Ce ne fut pas un voyage que je fis ce jour là, ce fut une promenade variée & charmante. Je passai le Schuikill dans un bac, à 3 milles au dessous de Philadelphie, & cet espace n'est occupé que par des campagnes riantes, des jardins & de riches vergers. Quand on pense que le lieu où Philadelphie est bâti, était un désert

inculte & sauvage , il y'a quatre vingt-ans, où l'on ne trouvait que quelques hommes féroces & des bêtes voraces , cette ville devient l'objet de notre surprise & de notre admiration. Elle est située sur une langue de terre , à quelques milles au dessus du confluent de la Delaware & du Schuilkill ; on, y compte 3000 maisons , & 18 à 20000 habitans : la Delaware la traverse du levant au couchant , & elle occupe un espace de 2 milles de long & de 3 quarts de milles de large. Les rues y sont régulières & parallèles , entrecoupées à angles droits par d'autres : toutes sont propres & soignées : de chaque côté , il y a un pavé de larges pierres pour les piétons , & la plupart forment une belle chaussée au milieu pour les voitures : elle est illuminée dans les nuits obscures , & une patrouille veille à sa sûreté. Elle a de belles maisons & des édifices publics remarquables. La maison de ville est vaste , bien bâtie , mais massive ; là s'assemblent les conseils , les assemblées , les cours suprêmes : on y voit des appartemens pour les chefs ou *Sachems* indiens , & deux bibliothèques dont l'une appartient à la province , l'autre à

une société qui se forma, il y a environ dix ans, & composée de 60 membres. Chacun d'eux souscrit à son admission, en payant 40 shellings, & en donne 10 chaque année. Ces fonds sont des especes d'actions dont le possesseur peut disposer par testament, pourvu que la société approuve la personne qui la reçoit: elle a une petite collection de médailles & de médaillons, quelques curiosités naturelles, comme la peau d'un serpent à sonnettes long de 12 pieds, & tué à Surinam, plusieurs habillemens de fourrures & de peaux d'animaux tués par les Indiens du Nord. A une petite distance de la maison de ville est une autre bibliothèque: celle-ci contient une collection choisie de livres laissés au public par M. Logan: la plupart sont écrits en langues savantes. Près de là est un bel hôpital pour ceux qui ont l'esprit dérangé, & pour d'autres malades. Ailleurs on voit des casernes pour 17 à 1800 hommes, la belle salle d'assemblée de la société des francs-maçons, 2 églises pour les Anglicans, deux maisons d'assemblée pour les Quakers, deux pour les Presbytériens, une pour les Anabaptistes, une chapelle pour les catholiques,

liques, une église luthérienne, une autre pour les Suédois, une encore pour les calvinistes Hollandais. Les moraves y ont aussi une maison. On y trouve une académie ou college qui fut d'abord un tabernacle fondé par M. Whitefield. A l'extrémité méridionale de la ville, au bord de la rivière, est une batterie de 30 canons assez délabrée, & qui fut élevée pour éloigner les armateurs. Quelques maisons de charité, une école pour les quakers, font avec ceux dont nous venons de parler, les principaux édifices publics de Philadelphie. Cette *cit*é (*b*) est très-florissante; on y trouve des commerçans, des artistes, des gens de tous métiers. Un marché public s'y tient deux fois la semaine, le mercredi & le samedi, & il égale presque celui de *Laedenbau*: tous les jours même il s'en tient un assez considérable. Les rues y sont remplies de monde & la rivière de vaisseaux. Les maisons s'y louent jusqu'à 100 liv. sterl.

(*b*) En anglais *City*: j'ai conservé cette expression commode pour distinguer une ville peuplée & puissante des petites villes, ou même médiocres que les Anglais nomment *Town*,

par an, & un terrain de 100 pieds de long sur 30 de large, dans une situation avantageuse, s'y vendra 1000 livres: il y a des chantiers (c) sur la riviere, & on y construit ordinairement 25 vaisseaux par an. J'y en ai compté un jour 17 dont plusieurs portaient 3 mats.

Rien ne plaît plus à l'esprit que le tableau vivant de la naissance & des progrès des villes & des états. On voit un état opulent & riche s'élever d'un petit établissement, d'une colonie faible, on le suit dans ses degrés d'accroissement; & Philadelphie fait ressentir ce plaisir. Cette province merveilleuse est située entre le 40e. & le 43e. degré de latitude septentrionale, à environ 76 degrés à l'ouest du méridien de Londres, dans un climat salubre & charmant, qui réunit tous les avantages que la nature se plaît à répandre. Le sol y est extrêmement fort, il y est fertile & produit successivement une variété infinie d'arbres, de plantes, de

(c) *Dockyards*, terme de marine Anglais; c'est le lieu où les vaisseaux se construisent.

fleurs & de fruits. Les montagnes y sont riches en minéraux, & les rivières en poissons; quelques-unes de ces rivières sont admirables par leur cours paisible & majestueux; telle est la *Delaware*, navigable jusques à des cascades éloignées de la mer de 180 milles, & de 120 de la baye: elle a plus d'un mille de large à Philadelphie; elle en a trois à son embouchure. Les glaces s'y opposent à la navigation pendant six semaines de l'hyver; en tout autre tems elle est ouverte & sans danger pour le navigateur. La *Schuilkill* n'est pas navigable à une grande distance de son embouchure; mais ses rives sont charmantes, & offrent à l'imagination les peintures les plus riantes, & les asyles les plus agréables.

La culture comparée à celle des provinces voisines, y est très-perfectionnée, & la Pensylvanie produit abondamment une grande variété de grains; celles du lin, le chanvre, les bestiaux de diverses sortes, une multitude d'autres productions en font un pays riche. (d) Elle est divisée en huit com-

(d) Dans les colonies du Sud, la culture

tés qui renferment un grand nombre de villes peuplées & florissantes, *Carlisle*, *Lancaster* & *Germantown* ont près de 500 maisons chacune; il y en a plusieurs autres qui en ont 100 ou 200. On y compte quatre à 500 mille habitans, dont la cinquieme partie sont quakers: il y a fort peu de Nègres ou d'esclaves.

Son commerce est très étendu: il a différentes branches dans les provinces qui l'environnent, dans la grande Bretagne, en Hollande, dans les Indes occidentales, aux isles Madere, à Lisbonne, à Cadix, en d'autres lieux de

est dans un état misérable. On commence par y couper les arbres à deux ou trois pieds de terre, afin de donner accès au soleil; & on laisse le reste du tronc se pourrir, ce qui arrive dans quelques années; puis on fossoie, on plante chaque année sans jamais laisser reposer la terre, & sans y mettre d'engrais jusqu'à ce qu'il soit épuisé; alors ils font la même opération sur une nouvelle partie de terrain, & laissent la première se reposer pendant vingt ans, & elle se recouvre de beaux pins de Virginie. Les semences de cet arbre sont très-petites; le vent les enleve de leurs cônes ouverts, en remplit l'air & les seme sur la surface de la terre: s'il y a un coin de terre négligé, il en est bientôt couvert.

L'Espagne, en Afrique, & les Pensylvaniens font encore un grand commerce de contrebande au cap Français, à Monte-Christo: ils exportent toutes sortes de denrées, de gros meubles, du lin, & sa graine, du chanvre, du fer, des fourrures, des peaux de cerfs, des marchandises anglaises & divers objets dont le luxe se nourrit. Armés du pavillon de trêve, ils se procurent du sucre, ils l'affinent & l'envoient en Europe. Leurs manufactures sont considérables: les bas de fil de *Germantown* sont recherchés, & j'ai su par une voie sûre, qu'on en fabrique annuellement 60000 douzaines de paires dans cette ville seule, dont chacune se vend en détail un dollar.

Les colons Irlandais y font du bon linge: on y fabrique aussi des étoffes de laine, mais cet objet n'est pas considérable encore: les chapeaux de castor qu'on y manufacture, sont préférables pour l'usage à ceux d'Europe: les cordages, l'huile de lin, l'amidon, les chandelles de cire, de mirthe & de blanc de baleine, le favon, la poterie, un grand nombre d'autres objets de ce genre occupent ces hommes industrieux.

Le gouvernement y est propriétaire.

La législation est dans les mains d'un gouverneur nommé par le propriétaire avec l'approbation du roi, & dans celle d'une chambre de représentans nommée par le peuple, formée de trente membres : ceux-ci font de diverses croyances religieuses (e); car par la charte des privileges que Mr. Penn accorda à ses colons, toute personne qui croit en Dieu y peut vivre en paix, & y doit être protégée; toute personne qui croit en Jesus, y peut aspirer à tous les emplois. La couronne s'est réservée le pouvoir de revoquer quelle loi que ce puisse être, si elle est préjudiciable à ses prérogatives, ou blesse les loix de la Grande-Bretagne.

La justice y est administrée par différentes cours. Tous les juges sont nommés par le gouverneur; ceux qui exercent les fonctions de juges de paix, tiennent leurs sessions par quartier, conformément aux loix d'Angleterre, & lorsque ces sessions sont finies, ces juges continuent de siéger sous le titre de ju-

(e) Nous préferons le mot de croyance à celui de religion, & de secte; l'un dit trop, l'autre pas assez & mal.

ges des plaids-communs, par une commission qu'ils reçoivent du gouverneur.

La cour suprême y est formée par un chef de justice & deux assesseurs; ils exercent l'autorité réunie du banc du roi, des plaids-communs & de la cour de l'échiquier. Non seulement on peut y appeler de toutes les autres cours, mais encore on peut y porter toutes les causes dont elles se sont occupées, après la première pièce judiciaire, (*first writ*) par *habeas corpus*, *certiorari*, pièce d'erreur, (*writ of error*). Les juges de la cour suprême ont aussi une commission permanente & positive, pour tenir selon l'exigence du cas, des cours pour entendre & décider, pour visiter & ouvrir les prisons aux détenus; mais je crois qu'ils exercent rarement ce pouvoir. Les cours suprêmes se tiennent deux fois par an à Philadelphie. Il n'y a point de cour de chancellerie, & sans doute, les autres cours suppléent au défaut de celle-là. Il y a un officier particulier, nommé le *greffier-général*, (*register gen.*) placé par le gouverneur, dont l'autorité s'étend sur toute la province où il a divers greffiers subalternes. Il donne des lettres pour l'exécution & la vérification des testa-

mens. Si on s'oppose à lui, qu'on lui conteste son autorité, il peut se faire assister de deux juges de paix. Le gouverneur peut faire grace, excepté aux traitres & aux meurtriers; alors il ne peut que suspendre l'exécution jusqu'à-ce que la volonté du roi soit connue.

Dans la plupart des colonies, & particulièrement dans celle-ci, on a institué une cour de vice-amirauté, qui se tient par une commission de l'amirauté d'Angleterre, pour l'examen des captures, pirateries & autres crimes commis en pleine mer, mais je crois qu'on en appelle à la cour des délégués en Angleterre. A l'égard de la religion, il n'y en a pas qu'on puisse appeller dominante. Les protestans des diverses croyances, les catholiques Romains, les Juifs, tous les hommes, quelques soient leurs sentimens religieux, y sont universellement tolérés. Il y a douze ecclésiastiques anglicans envoyés par la société formée en Angleterre, pour la propagation de l'évangile: chacun d'eux a cinquante livres sterling par an; & ils peuvent ajouter à leur paye par leur industrie honnête, par des souscriptions & autres revenans-bons de leur charge. Quelques-uns sont'

des missionnaires, & n'ont point de résidence fixée, mais voyagent de lieu en lieu sur les frontières, & où l'occasion les appelle. Ils sont sous la juridiction de l'évêque de Londres.

Les arts & les sciences y sont encore dans leur enfance : on y trouve des gens qui ont du goût pour la musique & la peinture ; la philosophie y est cultivée & y fait des progrès chaque jour. La société *bibliopole* est une institution propre à y étendre les diverses branches de la littérature, & le collège y a été dirigé avec sagesse pour former le goût & le cultiver : le plan en est admirable, il laisse loin derrière lui tous les établissemens de ce genre dans l'Amérique : il le forma par des souscriptions volontaires, & son fond actuel est d'environ 10000 livres, argent de Pensylvanie. On peut le connaître plus en détail par les discours qu'y a prononcés Mr. le docteur *Smith*, qui en est le président. Les quakers y ont aussi un collège pour instruire leur jeunesse : on y compte trois maîtres & environ soixante & dix écoliers. D'autres écoles sont dispersées dans la province, pour les Hollandais, pour les Allemands ou pour d'autres étrangers : on en éri-

ge une à Germantown qui sera considérable.

Les Pensylvains sont un peuple frugal , industriel , peu accueillans , assez indifférens envers les étrangers qui ne leur sont pas recommandés ; ils ont enfin les vertus , mais aussi les défauts des hommes libres & des citoyens des villes commerçantes ; républicains décidés , leurs idées d'indépendance sont semblables à celles qu'en ont la plupart des autres colonies. C'est le peuple le plus entreprenant de tout le continent Américain : formé de diverses nations différentes par le langage , il est comme étranger à la Grande-Bretagne , & on ne peut s'attendre qu'il ait pour elle l'attachement filial de ceux dont elle fut la mere. Cependant il est paisible , & sa principale occupation , le plus grand objet de ses vœux , est de gagner de l'argent. Les femmes y sont belles , polies , ont beaucoup de vivacité naturelle , & de penchant au plaisir : en général , elles sont plus agréables & plus instruites que les hommes. Leur commerce avec des officiers Anglais leur a donné plus de grace , & plusieurs d'entr'elles ne paraîtraient point déplacées dans les plus brillantes assemblées de

Pendant l'hyver, leur principal amusement est la danse; en Eté, elles font des parties de plaisir sur le Schuikill, ou dans la campagne. Il y a une société de seize dames & de seize cavaliers qu'on appelle la compagnie des pêcheurs, qui tous les quinze jours s'assemblent une fois sur le Schuiskill. Elle y a une salle charmante, bâtie dans une situation romanesque, sur les bords du fleuve; ordinairement ils y dinent & y prennent le thé: autour font de jolies promenades dans les sinuosités d'un terrain raboteux & autour d'incultes rochers; & la vue du fleuve, celle des bosquets qui ornent la rive forment une scene aussi belle que pittoresque. Là font amarrés de petits bateaux, ici est étalé tout l'attirail des pêcheurs; & la société varie ses plaisirs en variant ses occupations sur la terre & sur l'eau, en passant de la pêche à la danse, du chant à la conversation, ou à tout ce qui paraît plus agréable dans le moment. Les dames portent un uniforme, dont la propreté égale la simplicité, qui leur donne de l'aïssance & des graces. Les gens de la premiere distinction de cette colonie font membres de la société des pêcheurs, & c'est une avantage pour

un étranger d'y être introduit, par ce qu'il s'y lie à ce qu'il y a de plus respectable & de plus considéré dans Philadelphie. En hyver, quand la terre est couverte de neige, ils font ordinairement des parties de traîneaux; on les connaît en Europe, & je me dispenserai d'en parler.

Il est certain que la Pensylvanie est dans un état florissant: le pays est bien cultivé: on y compte 9000 chars employés à différens usages: il fut exempt de taxes jusqu'au tems de la guerre actuelle, & ce ne fut qu'avec peine qu'on obtint des quakers les secours nécessaires pour défendre les frontieres exposées aux ravages les plus affreux; & ceux qui les haïssent, prétendent qu'ils écoutaient moins dans ce refus leurs principes que l'intérêt; & parce qu'étant les premiers colons, ils occupaient principalement l'intérieur & les parties basses de la province moins exposées aux invasions. Les clameurs & le mécontentement général les forcerent à donner un secours de 100 milles livres, pour lever 2500 hommes qu'ils ont toujours entretenu depuis. Ils ont encore passé un bill pour la milice, mais tel qu'il ne pouvait répondre au but qu'on doit avoir.

Les quakers font ceux qui ont le plus de crédit dans l'assemblée, & ils sont soutenus par les Hollandais & les Allemans qui ne haïssent pas moins les taxes. Leur pouvoir parait cependant être sur son déclin, & le parti opposé prétend qu'ils le sentent, & font naître la confusion dans l'assemblée, autant qu'il est possible pour le maintenir; qu'ils savent & pratiquent la maxime usée *divide & impera*. Il est vrai qu'ils se sont élevés souvent contre les propriétaires, mais ils n'ont pas toujours eu tort, & la cour a quelquefois jugé en leur faveur. Les derniers objets de leurs disputes ont été; si les terres du propriétaires devaient être taxées; s'il devait avoir le choix, ou simplement approuver les assesseurs; s'il doit donner des instructions à son gouverneur; enfin si les juges qu'il nomme, doivent exercer leur charge aussi longtems qu'il leur plait, ou aussi longtems qu'ils l'exercent bien. La premiere question a été jugée affirmativement en Angleterre; les trois autres sont encore indé-

En général, malgré la prospérité de cette province, il y regne de grands

abus qui auront des suites fâcheuses, si le remede n'est prompt.

La difference du change entre les lettres & la valeur courante de Pensylvanie, est environ de 75 pour 100. Il m'arriva un accident à Philadelphie dont je dois faire mention, car quoique léger par lui-même, il prouve l'impression singuliere qu'une idée peut quelquefois faire sur l'esprit, qu'elle peut même le déranger totalement. Une dame de *Rhode-Island* qui logeait dans la même maison que moi, avait un frere renfermé dans l'hôpital des fous: on le croyait à peu-près remis, & on lui permettait de voir compagnie, quand l'occasion s'en présentait. Peu de jours avant mon départ de Philadelphie, cette dame m'invita à l'accompagner dans une visite qu'elle allait lui faire, & ajouta que lui ayant parlé par inadvertance de quelques faits relatifs à moi, il avait témoigné un grand desir de me voir. Je me refusai à cette complaisance, & représentai qu'il était dangereux d'introduire un étranger, & même qui que ce put être, auprès d'un homme dont la situation était si critique encore, parce que son esprit pouvait en être

agité & sa convalescence retardée : je la priaï de n'en plus parler , pour qu'il m'oublïât , ou n'en fit plus mention. Mais le jour suivant , elle renouvela son invitation , me dit que son frere m'avait attendu , & avait été affligé de ne point me voir : elle me conjura de l'accompagner , & la politesse ne me permit plus un refus. Lorsque j'entrai dans sa cellule , ses yeux brillèrent d'une satisfaction inexprimable. Je le pris par la main , m'assis vis-à-vis du lit où il était enchainé , & m'emparai de la conversation , parlant de choses indifferentes pour moins l'intéresser & ne pas l'agiter. Bientôt il m'interrompit , pour me faire une question qui me convainquit que son état ne lui permettait pas encore de recevoir compagnie. Je me levai tout de suite , & m'excusant sur ce que mes affaires ne me laissaient pas le tems de discuter un sujet aussi curieux , je le priaï de le réserver pour un autre moment. Il parut très-déconcerté : mais j'étais voisin de la porte , elle était ouverte , je pris congé & me retirai : le lendemain je quittai Philadelphie , & je n'y pensai plus jusqu'à Rhode-Island , où j'appris

que les principales preuves qu'il avait données d'un esprit dérangé, étaient des tentatives pour tuer un prêtre Anglican; qu'élevé pour être un jour ministre parmi les congrégationalistes, il s'était mis dans la tête qu'il ne pouvait être heureux & gagner le ciel que par une action aussi sainte, aussi héroïque. Lorsqu'on le saisit pour l'enfermer, il levait le bras pour enfoncer un couteau dans le dos d'un ecclésiastique, lisant le service funéraire en présence d'une congrégation nombreuse. Je ne puis dire qu'elle était son intention à mon égard; il ne me parut méditer aucune violence; mais ceux qui m'en parlerent, le croyaient bien éloigné d'être guéri de sa maladie (a). Je quittai Philadelphie le

6

(a) Depuis mon retour en Europe, on m'a raconté un fait assez semblable: il arriva à Florence. Un gentilhomme s'était persuadé qu'il y avait un fort gros diamant enterré sous une montagne renfermée dans ses terres, & il ruinait lui & sa famille, à force d'y faire creuser. Ses amis, par divers moyens l'attirèrent à Florence, & le remirent entre les mains du célèbre docteur *Cocchi*. Il y parla avec tant d'or,

6 Juillet, & me rendis dans la diligence à 17 milles de là, au bac de Sheminey: j'y fus joint par un cavalier & plusieurs dames de ma connaissance qui allaient en parties de plaisir quelques milles plus loin encore; ils eurent l'honnêteté de me donner place dans une de leurs chaifes, & nous vin-

dre, avec un si grand sens, & montra tant de connaissances qu'il charma le docteur & ses amis qui aimaient à converser avec lui. Un jour, il se plaignit de la dureté de ses parens qui le privaient de sa liberté pour jouir de ses biens, & l'accusaient de folie, tandis qu'il se portait bien. Le docteur l'entendant toujours parler avec sagesse, fut ébranlé & lui promit que s'il ne voyait pas de raison pour changer de sentiment, il signeroit à un jour qu'il fixa un certificat de son bien être. Le jour arriva, & le docteur voulut tenir sa promesse; mais soit qu'il eut encore des doutes, ou qu'il eut vu de l'agitation dans ses regards, ou peut-être par hazard, il lui dit: *à présent, monsieur, j'espère que vous ne penserez plus à la folie de la montagne & du diamant.* " N'y plus
,, penser", s'écria ce fou, " c'est pour cela
,, que je veux être libre: je connais exacte-
,, ment le lieu où il se trouve, & je veux l'a-
,, voir, avant que j'aie vieilli d'un an".

Ce fait me fut raconté en Toscane, & je n'ai nulle raison pour douter de sa vérité.

mes diner ensemble à *Bristol*, petite ville sur la Delavare, vis-à-vis de *Burlington*: nous remontâmes la riviere dix milles plus loin, & la passâmes en bac à *Trenton*, petite ville de 100 maisons, & située dans les Jerseys. Elle n'a rien de remarquable, car son église, sa maison d'assemblée pour les quakers, celle pour les presbytériens, ses casernes pour 300 soldats ne le sont pas. De là, nous allâmes chez Sir John Sinclair, près des cascades de la Delavare, & environ à un mille de Trenton; sa maison est une retraite charmante où nous passâmes une soirée très-agréable. Le lendemain la compagnie retourna à Philadelphie, & moi, dans une chaise que je louai, je continuai ma route jusqu'à *Princetown*, à la distance de 12 milles.

Il y a dans ce lieu une belle école pour l'éducation des presbytériens, érigée sur le plan de celles d'Ecosse: vingt jeunes gens sont instruits dans l'école de grammaire, & soixante & dix dans le college. Ils ont deux professeurs & un prévôt; mais quand leur fonds qui n'est aujourd'hui que de deux milles livres sterlings se sera accru, le nombre des

professeurs fera aussi augmenté. Le bâtiment est spacieux & commode, il jouit d'un air pur & libre, a une chapelle, & tout ce qui doit accompagner ces sortes d'établissmens. Chaque chambre est occupée par deux étudiants; mais ils ont chacun un cabinet d'étude, & un endroit pour faire du feu. Ils se servent en commun d'une collection de livres, de quelques instrumens de physique, de quelques curiosités naturelles qu'on y a rassemblées. Chaque étudiant paye 25 liv. courantes par an pour le logement, l'entretien, & les maîtres; le prévôt a 200 liv. d'appointement; les professeurs en ont 50 chacun. On appelle ce college *Nassau hall*.

L'après midi, je fis 18 milles jusqu'à *Brunswick*, petite ville d'environ 100 maisons, bâtie au bord du *Raritan*: il y a des casernes fort propres qui peuvent renfermer 300 hommes, une église, une maison d'assemblée pour les presbytériens. Elle est célèbre par le grand nombre de belles femmes qu'on y voit, & en effet, c'est là seulement, & à *Philadelphie* que j'ai vu des beautés en Amérique. Près de cette ville est une mine de cuivre qui appartient

Le 6. *M. French* ; on m'a dit qu'elle était assez riche. Le lendemain, je remontai la rivière jusqu'aux collines de *Raritan* à 9 milles de *Brunswick*, pour voir une petite cascade singulière, qui tombe d'entre deux rocs de la hauteur de 15 à 20 pieds de haut. Le pays que je traversai était très-riche & très-beau ; les bords de la rivière sont couverts de maisons de gens distingués, & dans l'une d'elles, je vis quelques bons portraits de *Vandyke* & plusieurs autres peintures flamandes.

Le 7, je fis 12 milles & vins à *Perthamboy*, capitale des *Jerseys orientaux*, agréablement située sur une espèce de presqu'île formée par les rivières de *Raritan*, & d'*Amboy*, & par une baie ouverte. Elle est la résidence ordinaire du gouverneur, mais les assemblées de la province, & les tribunaux se tiennent alternativement ici & à *Burlington*, capitale des *Jerseys occidentaux*. Elle renferme une centaine de maisons & de très-belles casernes pour 300 hommes. L'après midi je fis 6 milles & vins à *Elizabethtown*, ville de 2 à 300 maisons, située sur une rivière dont les bords sont escarpés, & qui tombe dans la

baye de Newark. Avant d'y arriver , j'aurais laissé à droite le village de *Woodbridge*, où est une imprimerie.

Le lendemain, j'allai à cheval de bon matin voir les cascades passaiques, qui sont à 23 milles de la ville d'Elizabeth, & je fis une promenade fort agréable. Lorsque j'eus fait 6 milles, j'arrivai à la ville de Newark, ville irrégulière & comme éparpillée sur un espace de 2 milles en longueur. Son église est bâtie dans le goût gothique; la tour ou aigle fut la première que j'aie vue en Amérique: on y voit encore quelques autres bâtimens publics, mais peu considérables. Après avoir quitté cet endroit, je cottaiai les bords de la rivière Second ou Passaic, pendant environ 18 milles, jusqu'aux cascades; autour de moi était un pays riche, couvert de champs féconds & de maisons de campagne.

Les cascades me parurent très-extraordinaires & différentes de toutes celles que j'avais vues en Amérique. La rivière peut avoir quarante verges de largeur, son cours est fort rapide; ses eaux s'avancent avec vitesse d'un abîme profond, ou d'une espèce de crevasse qui traverse leur

lit; elles tombent en une seule lame; d'une hauteur perpendiculaire de soixante & dix pieds. Un côté de la crevasse est fermé, & la partie des eaux qui la frappe, s'élançe sur l'autre avec une rapidité incroyable, en formant un angle aigu avec sa première direction, & elles tombent ensemble dans le grand bassin. De là le fleuve serpente au travers des rocs, & s'étend bientôt sur un large lit. La crevasse a en des endroits quatre pieds de large; en d'autres elle en a douze: l'écume qui tombe en poussière, forme un double arc-en-ciel, l'extérieur & l'intérieur, & il aide à rendre ce spectacle aussi magnifique que l'imagination puisse en concevoir. On croit qu'un tremblement de terre forma cette crevasse & causa ce phénomène admirable. On raconte que deux Indiens s'étant trop approchés de la chute d'eau dans leur canot, y furent entraînés & mis en pièces. Environ 30 verges plus haut que la grande chute, il y en a une autre très-belle: l'eau y coule par dessus un rebord de rocs de deux à trois pieds de haut; & ceci ajouté encore à la magnificence du coup d'œil. En m'en retournant, je passai la rivière pour visiter les mines de cuivre

du colonel John Schuyler. Il y a une riche veine de métal, & une machine à feu construite comme elles le sont en Europe. A deux milles plus bas, j'allai voir le parc & les jardins du colonel Peter Schuyler son frere. Les jardins sont ornés de citronniers, d'orangers, de limoniers des deux especes (b) d'arbres de baume du Perou, de pommes grenades & autres plantes tropiques. Le parc est habité de diverses bêtes fauves d'Angleterre & d'Amérique, & par trois ou quatre élans. J'arrivai à Elizabethtown sur le soir, très-content de mon expédition; mais aussi très-fatigué par la violente chaleur que j'avais éprouvée & le nombre des mosquitoes qui m'avaient obsédé.

Avant de quitter les Jerseys, je dois en faire la description. Cette province est située entre le 39 & le 42 degré de latitude septentrionale, au 75 degré de longitude, ouest, de Londres. A l'orient elle est bornée par l'Océan Atlantique,

(b) L'Anglais dit *limes* & *limons*; nous n'avons pas cette courte distinction. Miller distingue ces deux especes par les mots *limon spinosus*, & *limon vulgaris*.

au couchant par la Pensylvanie, ou plus exactement par la Delavare; au midi par la Baye de ce nom; au nord par la riviere de Hudson & la province de Newyork. Le climat y est peu different de celui de la Pensylvanie, & le sol formé d'une sorte d'ardoise rouge, en est si riche que peu de tems après qu'on l'a tourné & ouvert à l'air & à l'humidité, il se change en une espece de marne féconde. (c)

Elle jouit de grands avantages naturels; ses collines, ses vallons, ses rivieres, ses grandes bayes l'enrichissent & l'embéllissent. D'un côté, elle a la Delaware, de l'autre est le Hudson: les rivieres de Raritan, de Passaic, d'Amboy, les bays de Newark & de Newyork la partagent. Le pays pro-

(c) Depuis mon retour d'Amérique, j'ai rencontré un gentilhomme Anglais, (*Edward Wortley Montagu*) qui avait voyagé dans la terre sainte: la description qu'il fit du sol de ce pays, convenait presque en tout à celui des Jerseys. Il disait qu'il paraissait d'une ardoise rouge, stérile & incapable de rien produire qui valut la culture; mais qu'étant rompu & exposé à l'air, il devenait très-moëlleux & fertile au suprême degré.

duit une grande abondance de grains , du chanvre , du lin , du foin , du blé d'inde & plusieurs autres objets. Elle est divisée en 11 comtés , & contient plusieurs villes , mais aucune n'est considérable. Ses habitans peuvent être au nombre de 70000 : tous , excepté les Nègres, les jeunes gens au dessus de 16 ans , les vieillards au dessous de 60 , doivent servir dans la milice. Le commerce avec l'étranger n'y est point encore établi : les habitans vendent leurs productions aux commerçans de Philadelphie & de New-york , & se fournissent chez eux des marchandises d'Europe & de tout ce que les besoins de la vie leur rendent nécessaire. Ils ont quelques petites manufactures peu importantes.

Le gouverneur , 12 conseillers , une chambre de représentans d'environ 26 membres , y composent le gouvernement : les premiers sont nommés par le roi , les derniers élus par le peuple. Chacun d'eux a la voix négative : ils s'assemblent alternativement, comme nous l'avons dit , à Amboy & à Burlington. L'appointement du gouverneur sans les tours de bâton , monte à 800 ou 1000 livres sterlings par an. La province ne

lui donne point de maison , il en loue une à ses frais. Il y a plusieurs cours de justice ; elles ont à peu près les mêmes prérogatives & les mêmes objets que dans les provinces que nous avons décrites. Les juges tiennent leurs sessions tous les 3 mois pour les petits larcins , les filouteries & les causes peu importantes. Chaque année , le juge suprême joint à deux assesseurs , tient une assise générale pour entendre & terminer tous les procès de la province. Il tient de même annuellement 4^e cours suprêmes à Amboy & à Burlington , en alternant de l'une de ces villes à l'autre : & ces cours font les fonctions du banc du roi , des plaids-communs , & de l'échiquier. Les offices de chancelier & de vice-amiral sont administrés par le gouverneur ; on appelle en dernier ressort au roi dans son conseil.

Il n'y a point non plus de religion dominante aux Jerseyes ; les habitans en font de diverses croiances. La société pour la propagation de l'évangile y envoie 6 missionnaires qui y sont bien reçus , & l'église anglicane s'y étend chaque jour. Leur salaire est à peu près le même qu'à ceux de Philadelphie.

Les arts & les sciences n'y ont pu faire de grands progrès, non plus que dans les autres parties de l'Amérique : il y a un collège, mais il y est dans son enfance & n'a point encore été utile; il y a lieu d'espérer qu'il le sera un jour.

Le caractère des habitans est comme celui des gentilshommes campagnards; ordinairement ce sont de bonnes gens, hospitaliers & plus libéraux que leurs voisins les Penfylvaniens. Ils vivent toujours sur leurs terres, & se bornent à être de vrais cultivateurs. Dans son état actuel, le pays ne peut guere être appelé florissant, quoiqu'il soit très-bien cultivé, fort peuplé & puisse être regardé comme le jardin de l'Amérique; car n'ayant aucun commerce avec l'étranger, il est privé des richesses qu'il pourrait lui procurer, & est dépendant de ses voisins. On a fait quelques tentatives pour créer un tel commerce, mais elles ont été sans succès, soit qu'on ait pris de mauvaises mesures, soit qu'il y ait de grandes difficultés de détourner une circulation établie depuis longtems. En général cependant, cette province peut être estimée riche,

& nous voyons que dans la guerre présente, elle a fait des levées d'argent considérables, qu'elle a eu rarement moins de 1000 hommes sur pié, conduits par le colonel Schuyller, qui a fait honneur à sa province par son zele pour le bien public, & l'esprit patriotique qui le conduisait. Le papier de cette colonie a cours au 70 pour 100 de déduction, mais il est recherché, & les Pensylvains, comme les habitans de Newyork le préfèrent même a celui de leur propre pays.

Le neuf de Juillet, je passai à *Staten-island*, province de New-York; & je fis environ neuf milles jusqu'à la pointe qui est opposée à la cité de New-York.

Je vis en chemin la maniere dont on fait le wampum; on fait que c'est la monnaie courante des Indiens. On prend une écaille de *clam* (a), colorée au dedans de pourpre & de blanc, semblable

Jeaus
nercepari (a) Je n'ai pu savoir le nom français de cette écaille, que je soupçonne être une came: le mot anglais est *clamshell*: peut-être est-il local, peut-être aussi ai-je manqué de secours pour m'en instruire; mais je puis dire que j'ai consulté des personnes instruites, qui ne l'ont pas été plus que moi sur ce point.

pour sa forme à une épaisse écaille d'huitre ; on la coupe en morceaux , auxquels on donne la forme d'un parallépipède & on la perce : ensuite on les paille sur la meule pour en rendre la surface unie & convexe ; puis on les polit. Le wampum pourpre a plus de prix que le blanc , parce qu'il n'y a qu'une petite partie de l'écaille qui ait cette première couleur.

Parvenu à la pointe dont j'ai parlé , je m'embarquai pour New-york ; ce passage fut agréable ; la baie qu'il fallait traverser est large de 9 milles , & présente diverses perspectives charmantes , formées par les rivières qui s'y rendent , les îles , les champs , les collines , les bois , les détroits , la cité de New-york qui la bordent , les vaisseaux allans & venans , les marfouins innombrables qui se jouent sur l'eau ; je vis tout cela dans une si belle soirée , que le ciel n'était obscurci d'aucun nuage : j'arrivai au coucher du soleil.

New-york est située sur la pointe d'une petite île , que forment la baie & les rivières du nord & de l'est. Elle jouit d'une belle vue sur la baie , les Jersey's , Longisland , Staten-Island , & plusieurs autres îles semées çà & là autour d'elle. On y compte entre 2 & 3000 mai-

sons, & 16 à 17000 habitans; elle est assez bien bâtie, & a plusieurs maisons apparentes; ses rues sont pavées & propres, mais la plupart sont étroites; on n'en compte que deux ou trois qui soient larges, bien aérées, & telle est celle de *Broad-way*. Dans cette rue, les maisons sont presque toutes ornées d'une rangée d'arbres qui leur donne une ombrage agréable, & plaît à l'œil. La longueur de la ville est de plus d'un mille, sa largeur de la moitié d'un: l'air y est, dit-on, fort sain; mais elle manque d'eau fraîche, & ses habitans sont obligés d'aller la chercher à des fontaines qui sont à quelque distance. Il y a divers bâtimens publics, mais peu sont considérables. Le college sera fort beau, quand il sera fini; on l'éleve sur les trois côtés d'un quarré qui fait face à la riviere de Hudson ou du nord, & la situation sera peut-être la plus belle de tous les colleges du monde. Il n'a encore qu'une aile finie; elle est de pierre & renferme vingt-quatre appartemens, dont chacun a une grande chambre, un cabinet d'étude & une chambre à coucher. On est encore obligé de se servir de quelques-uns de ces appartemens pour loger le maître, & tenir lieu

de chapelle, de grande salle, de bibliothèque; mais quand il sera fini, chacun de ces objets aura sa place déterminée. On l'appelle le college du roi.

Il y a deux églises anglicanes dans New-york; l'ancienne est celle de la Trinité, la nouvelle est celle de St. George. La première est dans le goût gothique avec une tour ou aiguille; la seconde fut construite sur le modèle d'une des églises neuves de Londres: toutes deux sont vastes. On y voit encore deux églises pour les calvinistes Hollandois, une pour les calvinistes Français, une pour les luthériens Allemands, une maison d'assemblée pour les presbytériens, une autre pour les quakers, une troisième pour les anabaptistes; les moraves même y en ont une, & les Juifs une synagogue: l'école de charité est belle, & on y instruit soixante pauvres des deux sexes; la maison du travail est bien instituée; les casernes peuvent recevoir un régiment, les prisons sont les plus belles que j'aie vues. La maison de ville est peu apparente, mais elle doit être bientôt réparée & embellie. La ville est défendue par un fort carré, où l'on peut placer 60 canons; mais il n'y en a que trente-deux: le palais du gou-

verneur en occupe le centre , & au dessus est une batterie qui peut être garnie de quatre vingt quatorze canons , avec des casernes pour une ou deux compagnies. Sur une des isles de la baye , il y a un hôpital pour les marins malades ou blessés , & sur une autre une maison pour les pestiférés. Ce sont là les bâtimens publics remarquables de New-york , au dedans & au dehors de ses murs.

La province de New-york est située entre le quarantieme & le quarante cinquieme degré de latitude septentrionale , & environ sous le soixante & quinzieme degré de longitude à l'ouest de Londres ; le climat en est beau , l'air sain , le sol très-fertile dans la plus grande partie , & sur-tout dans le Long-island : elle a de bons ports & de belles rivieres. La baye où est située la capitale communique à celle de Newark , au Sound , à la riviere d'Amboy & à plusieurs autres ; elle reçoit la riviere de Hudson , ou du nord , une des plus grandes de ces pays , & qui navigable pour de petits vaisseaux , jusqu'à Albany à 150 milles de son embouchure. De-là , il y a une communication par le Mohock & d'autres rivieres qui traversent les pays des six nations , (excepté dans

dans quelques endroits où il faut porter pendant un petit espace les bateaux,) avec le lac Ontario ; & une autre encore avec la riviere de St. Laurent par les lacs George, Champlain & la riviere Sorel. Ces avantages rendent la riviere Hudson très-importante. On trouve dans les diverses rivieres qui arrosent le pays, diverses especes de poissons & de crustacées, le poisson noir, le loup de mer, la tête de mouton, le poisson saxatile, l'écrevisse de mer ; un grand nombre d'autres encore, tous excellens dans leur genre. La culture y fait produire au sol toutes sortes de grains, des bestiaux, des porcs, une grande variété de fruits originaires de l'Angleterre, & particulièrement la reinette de Newton. Elle est divisée en dix comtés, & a plusieurs villes dont il n'y a de considérables qu'*Albany* & *Schenectady* ; la premiere sur-tout est grande & riche. La population y est d'environ 100,000 hommes, dont 15 à 20,000 doivent servir dans la milice ; mais je crois ce dernier nombre exagéré, parce qu'une partie de ces 100,000 hommes sont des Negres qu'on amene ici plus fréquemment qu'en Pensylvanie. Le commerce y est étendu ; les

principaux objets d'exportation font les grains , les farines , la viande de porc , les peaux , les fourrures , les gros meubles , & les douves de tonneaux. Les manufactures font bien inférieures à celles de Pensylvanie ; on y fait quelques draps , un peu de linge , des chapeaux , des fouliers , & quelques autres objets utiles. Les colons font du verre & des wampum , affinent le sucre qu'ils tirent des Indes occidentales , & distillent une grande quantité de rum : ils avaient construit des moulins pour fendre le bois & faire des clous ; mais un acte du parlement le leur a défendu , & ils en font très-mécontents. Je ne parlerai pas de leurs autres branches de manufactures , parce qu'elles font trop peu considérables : je ne parlerai que de la construction des vaisseaux qui occupe un grand nombre de bras en différentes parties de la province.

Le gouvernement y est entre les mains d'un gouverneur , d'un conseil de douze membres , nommés l'un & l'autre par le roi , & par une chambre de représentans élus par le peuple , quatre pour la cité & le comté de New-york , deux pour chacun des autres comtés , un pour le

bourg de *Westchester*, un pour le territoire de *Schenectady*, & un pour les trois terres de *Renslacwick*, *Livingston* & *Courtland*. Ils font les loix, & chacun des trois corps a la voix négative; mais ainsi que dans les autres colonies, il faut que ces loix soient approuvées du roi, & qu'elles ne soient point opposées aux loix de la Grande Bretagne.

Les cours de justice y sont semblables en tout à celles des *Jerseys*: la religion est l'anglicane; elle y a six églises à qui la loi annexe des revenus d'environ cinquante livres courantes: les pasteurs y sont au nombre de douze, qui, outre le revenu des églises dont ils jouissent, & quelques contributions comme missionnaires, reçoivent chacun cinquante liv. sterlings, de la société établie pour la propagation de l'évangile: outre les anglicans, il y a encore des dissidens de toutes les dénominations; les presbytériens y sont les plus nombreux; on y compte peu de catholiques.

Les arts & les sciences y sont peu connus & peu cultivés; mais elles y feront plus de progrès dans la suite; on a ouvert une souscription pour établir une bibliothèque, & chacun parait s'y inté-

resser avec zele. Le college est institué sur le même plan que celui des Jerseys, excepté que celui de New-york est attaché aux principes de la religion anglicane. Il est loin d'être florissant encore ; il n'a pas un fonds de plus de 10000 livres courantes, & manque d'instituteurs. On y tint cependant cet Eté des assemblées académiques, & 7 jeunes gens y prirent les degrés. On y compte environ 25 étudiants. Le docteur Johnson qui en est le président, est un homme savant & respectable ; mais il est trop âgé pour diriger un établissement qui ne fait que de naître. Le docteur Bristow laissa à ce college une belle bibliothèque qu'on y attend tous les jours.

Les habitans de New-york ressemblent pour le caractère aux Pensylvaniens ; la moitié d'entr'eux sont Hollandais, & presque tous sont négocians ; ce qui leur a donné l'habitude de la frugalité, & les rend industrieux & économes ; mais comme ils sont de différentes nations, langages & croyances, il est presque impossible de leur donner un caractère précis & déterminé. Les femmes y sont belles, assez agréables, mais plus réservées que les Philadelphiennes ; leurs amu-

semens font semblables, elles font des bals, vont en traîneaux, font des parties depêche & dans la campagne.

On voit plusieurs maisons dans une situation agréable, sur la riviere d'Est, près de New-york, où l'on fait communément des repas de tortues deux ou trois fois par semaine. Trente ou quarante dames s'y rendent, y dinent, prennent le thé après midi, pêchent & s'amusement jusqu'au soir, & retournent ensuite chez eux en voiture, dans des chaises à l'italienne, qui est l'équipage le plus à la mode dans toutes les colonies, excepté dans la Virginie où l'on ne se sert guere que de carrosses attelés de six chevaux: chaque dame est avec un cavalier dans sa chaise. A trois milles de New-york est un pont par lequel on revient, & qu'on nomme le *pont des baisers*: il est de l'étiquette que le cavalier salue la dame qui s'est mise sous sa conduite.

Cette province est dans un état florissant: son commerce s'étend au loin dans différentes parties du monde, mais plus aux Indes occidentales qu'ailleurs: le commerce qu'elle fait sous le pavillon de trêve avec le cap François & Monte-Christo l'a enrichie. Les troupes qui y

ont eu leur rendez-vous général, y ont aussi répandu de l'aifance; cependant elle est chargée de taxes, & sa dette publique monte aujourd'hui à 300000 livres courantes. La différence du change entre le courant & les lettres est de 70 à 80 pour 100.

Avant que de quitter New-York, je fis un voyage à *Long-Island*, ou l'Isle longue, qui, selon les habitans de cette ville, est le pays le plus riche de l'Amérique: c'est là qu'ils ont leurs maisons de plaisir & leurs campagnes. Il est en effet très-beau & extrêmement fertile dans quelques-unes de ses parties; mais il me semble qu'il n'égale pas celui des Jersey. Sa longueur est de plus de 100 milles, & sa largeur de 25. A 15 à 16 milles environ de son extrémité occidentale, il y a une plaine longue de 20 à 30 milles, & large de 4 à 5, où l'on ne voit pas un seul arbre & où l'on assure qu'il n'y en eut jamais. On y conduit les étrangers pour la leur montrer, comme une singularité qui mérite d'être vue, parce qu'on n'en voit point de semblable dans toute l'Amérique septentrionale.

Je m'embarquai sur un brigantin pour

Rhode-Island , mardi , 5 d'Auguste ; parce que j'étais indisposé & hors d'état de voyager encore par terre. Nous fîmes voile par le Sound , poussé par un vent favorable : deux heures après , nous passâmes par la porte de l'enfer , (*Hellgate*) , & on n'y passe pas , sans se rappeler la description de Scylla & de Charybde. Le Sound y a demi mille de largeur ; mais le canal même n'a pas plus de 80 verges. L'eau y passe avec une rapidité effrayante , divisée en plusieurs courans dont un seul porte le vaisseau & l'entraîne en fureté : d'un côté , on voit une multitude de rocs qui s'élevent à peine au - dessus de l'eau , & de l'autre , un tournant terrible que produit un roc qui est à 9 pieds au dessous de la surface de l'eau. Si vous suivez tout autre courant que celui dont j'ai parlé , ou vous êtes brisé par la chaîne des rocs , ou vous êtes attiré par un courant contraire , & entraîné avec une rapidité étonnante par le tournant qui vous agite , vous renverse & vous engloutit. Il y a des pilotes très-exercés pour passer ce détroit dangereux , & cependant il s'y perd des vaisseaux assez fréquemment. Le tems.

favorable pour le passer est celui de la haute marée.

Nous eumes un tems charmant pendant ce voyage qui est d'environ 200 milles, & nous jouimes du beau coup d'œil qu'offrent l'Isle longue & le Connecticut : nous arrivâmes enfin dans la rade de Newport le 7 d'Auguste.

R H O D E - I S L A N D .

Newport est située sur une petite isle longue d'environ 12 milles, & large de 5 ou 6, nommée *Rhode-Island*, & c'est d'elle que la province prend son nom : elle en est la capitale, renferme 800 à 1000 maisons la plupart de bois, & 6 à 7000 habitans. Il y a peu de bâtimens remarquables. La maison où s'assembent les cours de justice, bâtie de briques, est cependant belle, & a une bibliotheque publique construite en forme de temple grec; elle n'est pas sans élégance, & a un portique à son entrée, avec un fronton soutenu par 4 colonnes d'ordre dorique; mais le tout est défiguré par les deux ailes qui y sont annexées. On y vient d'achever un très-joli bâtiment pour l'usage des francs-ma-

çons, il servira encore de salle d'assemblée : on parle d'élever une maison pour le marché dont le plan est très-élegant. Les églises sont mesquines & bâties en bois ; la synagogue seule est de pierre. On y compte une église pour les Anglicans, deux maisons d'assemblée pour les presbytériens, & une pour les quakers : les anabaptistes & les moraves en ont aussi chacun une. La synagogue fut projetée, comme la plupart des autres, par M. Harrison, homme ingénieux qui vivait à Newport : l'intérieur sera très-élegant, quand il sera achevé ; mais l'extérieur en est défiguré par une école que les Juifs ont voulu y adosser, pour servir à l'éducation de leurs enfans. Devant la ville est une petite isle qui fait partie de ses fortifications ; on y élève un fort pentagone, avec deux batteries, l'une supérieure, l'autre inférieure, mais il n'y a d'achevé qu'un ravelin & deux courtines ; il est même douteux que le reste le soit jamais. On y voit actuellement 26 canons de montés ; tous les ouvrages, lorsqu'ils seront complets, en demanderont plus de 150. A l'entrée du port est un beau fanal. C'est tout

ce qu'on peut remarquer dans cette ville.

A trois milles de ses murs est une maison de bois assez chétive, bâtie par le doyen Berkley, lorsqu'il était fixé ici : elle est dans un lieu bas, mais elle a une belle vue sur l'Océan & sur des rochers sauvages & raboteux qui sont à sa gauche. On compte bien des histoires sur l'imagination fougueuse & chimérique de cet homme extraordinaire, qui le caractérisent assez bien. J'espère que le lecteur sera assez indulgent pour me permettre d'en répéter une ici.

Le doyen avait formé le plan de bâtir une ville sur les rochers, dont je viens de parler, & de couper un chemin par un rivage sablonneux qui est au dessous, afin que les vaisseaux pussent y parvenir & s'y mettre à l'abri dans les mauvais tems. Ce projet le remplissait tout entier, & il disait un jour à *Smibert*, dessinateur qu'il avait amené d'Europe, & qui lui faisait quelques questions ironiques sur l'importance que sa ville aurait dans l'avenir. « Vraiment, vous avez peu de prévoyance, car dans 50 ans, chaque pié de ce terrain-ci sera à aussi grand

„ prix que celui de Chéapside ”. La maison du doyen malgré sa prédiction, n'est encore que celle d'un simple fermier, & sa bibliothèque est convertie en laiterie. Lorsqu'il quitta l'Amérique, il donna sa maison au college de Newhaven dans le Connecticut; & celui-ci l'a donnée à un fermier en long bail. Il partagea ses livres entre ce college & celui de Massachusetts; on dit qu'on y voit encore ces mots écrits de sa main : *la minute philosophique.*

Cette province est située entre le quarante unieme & le quarante deuxieme de latitude septentrionale, vers le soixante & douzieme & le soixante & treizieme degrés de longitude, à l'ouest de Londres. C'est peut-être le climat le plus sain de l'Amérique septentrionale. Les hyvers y sont rudes encore, mais moins que dans les provinces voisines, & les étés y sont délicieux, sur-tout dans l'isle; les chaleurs violentes & excessives qu'on y ressent ailleurs, y sont tempérées par des vents de mer frais & doux: le sol y est bon, quoique pierreux: sa production principale est le maïs, & on y voit encore une grande variété d'arbustes & d'arbres. Elle produit abondamment le

cephalantus occidentalis, ou l'épinette blanche (a), des jeunes branches duquel on fait une excellente biere, & le *pseudo acacia*, ou acacia commun; mais aucun de ces beaux arbres à fleurs qui font l'ornement des bois de la Caroline & de la Virginie. De grandes rivieres & un des plus beaux ports du monde, sont un des avantages dont elle jouit. Les poissons y sont bons & très-abondans, surtout le *tataag* ou poisson noir, les écrevisses & le loup de mer. Sa culture est peu de chose encore: elle n'est presque couverte que de vastes prairies & de pâturages où se nourrissent de grands troupeaux de moutons & de bêtes à corne. Les chevaux y sont *membrus* & forts, & les bœufs y sont bien plus grands que dans aucun autre endroit de l'Amérique; plusieurs pèsent seize à dix-huit quintaux. Le beurre & le fromage y sont excellens.

La province de Rhode-island renferme quatre à cinq petits comtés, & vingt à trente juridictions de villes. Ces villes

(a) C'est l'*épicia* selon Bomare, l'*abies balsamea* de Miller, le *pinus balsamea* de Linné.

font des villages peu considérables, qui envoient cependant des membres à l'assemblée qui est d'environ soixante & dix personnes. Ses habitans joints aux Nègres & aux Indiens, montent à environ 35000 ames. Ses richesses commerçantes ne consistent qu'en chevaux, vivres, un peu de blé, des chandelles de blanc de poisson : elle en exporte peu par la mer ; elle tire du Connecticut & des colonies voisines la plupart des objets de son commerce qui est très-étendu. Voici quels sont les objets de leur négoce, qui a diverses branches dans la Grande Bretagne, dans la Hollande, en Afrique, dans les Indes occidentales & les colonies : ils prennent en Angleterre des marchandises fines, en Hollande de l'argent, en Afrique des esclaves, dans les Indes du sucre, du café, de la melasse ; dans les colonies de gros meubles & des vivres : avec ces marchandises qu'ils achètent d'un côté, ils se pourvoient d'un autre de marchandises de retour. Ainsi avec l'argent de la Hollande, ils paient ce qu'ils achètent à Londres ; le sucre des Indes occidentales, ils le portent en Hollande ; les esclaves qu'ils prennent en Afrique, ils les transportent aux Indes avec de gros meu-

blan-
nel on
pseudo
aucun
i font
& de
& un
, font
s pois-
s, sur-
es écre-
ure est
presque
de pâ-
grands
s à cor-
t forts,
grands
l'Amé-
lix-huit
e y font
renfer-
& vingt
es villes

bies bal-
e Linné.

bles & des provisions de bouche qu'ils tirent des colonies : le rum qu'ils distillent , ils l'exportent en Afrique ; les marchandises qu'ils tirent de Londres , ils les dispersent dans les divers établissemens Anglais qui sont autour d'eux. Cette circulation de commerce les fait subsister & les enrichit. Ils ont encore quelques autres branches de commerce , mais peu considérables , ont quelques manufactures , distillent le rum , font des chandelles de blanc de poisson ; pour toute autre marchandise , ils sont loin d'égalier les habitans de New-york & de Pensylvanie.

Leur gouvernement est démocratique : toutes les charges , excepté celle de douanier , étant , si je ne me trompe , remplies par le peuple , ou par l'assemblée générale. Le peuple élit annuellement un gouverneur , un lieutenant & dix assistans qui forment la chambre haute. Les représentans des villes sont élus tous les six mois : ceux-ci assemblés composent la chambre basse , qui nomme à toutes les autres charges militaires ou civiles , excepté à celles de greffier , de trésorier & d'avocat général , qui sont données annuellement par le peuple. La chambre basse a le pouvoir législatif , regle le mi-

litaire, exerce tous les actes du gouvernement. Le gouverneur n'y a point de voix négative; il n'a que sa voix qu'il donne comme les autres, mais en cas d'égalité de suffrages, il décide. Les deux chambres réunies sont obligées de sieger immédiatement après chaque élection, en été à *Newport*, & en hyver alternativement à *Providence* & à *South-Kingston en Narraganset*. Elles s'ajournent elles-mêmes, mais quel que soit cet ajournement, le gouverneur peut les convoquer dans tous les cas pressans. Aucun assistant ne reçoit d'appointemens pour les soins qu'il se donne, ou les services qu'il rend.

Il y a plusieurs cours de justice. L'assemblée nomme annuellement autant de juges qu'elle juge nécessaires, pour chaque juridiction de ville; ceux-ci ont le pouvoir de donner la sanction aux mariages, & d'exercer l'autorité qu'ont ordinairement ces sortes de magistrats. Deux d'entr'eux quels qu'ils soyent, peuvent entendre les causes fondées sur des dettes peu considérables, & sur des objets minimes de justice criminelle: trois peuvent juger les criminels pour un vol d'effets dont la valeur n'excede pas dix liv.

courantes. Dans les causes civiles , on en appelle aux cours inférieures des plaids communs ; dans les criminelles , aux sessions de paix , dont on n'appelle plus dans plusieurs cas. Les sessions se tiennent deux fois par an , dans chaque comté par cinq juges , & quelquefois davantage. Elles décident de tous les objets relatifs au repos public , & de la punition des criminels , excepté quand ils doivent être punis de mort. Les appels de cette cour à la supérieure , sont permis en toutes les causes qui y ont été commencées. Les cours inférieures des plaids communs siegent deux fois par an dans chaque comté , & sont tenues par trois juges & quelquefois davantage. Ils prennent connaissance de toutes les causes civiles quelconques , qui se jugent par les loix ordinaires , & si l'on se croit lésé par leur sentence , on peut en appeller à la cour supérieure , qui se tient de même deux fois par an dans chaque comté. Trois juges la composent , & ils exercent toute l'autorité d'une cour du banc du roi , des plaids communs & de l'échiquier. Le dernier recours est au roi , mais seulement dans les cas qui ont 300 liv. de valeur. Le peuple a le pouvoir de
faire

faire grace, excepté dans le cas de parricide, de meurtre & de haute trahison, & alors il est même douteux qu'il en puisse suspendre l'exécution.

Il n'y a point de culte dominant; les anglicans, les indépendans, les quakers, les anabaptistes, les moraves, les juifs, toutes les sectes y sont libres d'exercer leur culte à leur manière. La société pour la propagation de l'évangile, y envoie quatre missionnaires.

On y trouve peu d'hommes instruits; il n'y a point de séminaire public pour enseigner la jeunesse; on ne paraît pas même en désirer. L'institution d'une société bibliopole qui vient de s'y établir, pourra peut-être un jour y faire germer d'autres sentimens.

Le caractère des Rhode-islandais n'est point aimable, ils sont agrestes & durs, & peut-être c'est un effet de la forme de leur gouvernement. Tous les hommes en place y sont dépendans du peuple & agissent souvent contre les principes, que l'honneur & la probité doivent inspirer: ils vivent presque toujours d'un commerce malhonnête & illicite. Leurs magistrats sont partiaux & corrompus; c'est une folie que d'attendre quelque justice

de leurs tribunaux ; car le plus puissant en crédit, l'est toujours le plus en raison (a). Si le gouverneur voulait interposer son autorité, s'il cherchait à ne pas accorder des pavillons de trêve (b),

(a) “ La forme de leur serment juridique, ou d'affirmation ”, dit Duglafs dans son sommaire, “ n'atteste pas le nom de Dieu qui fait tout, voit en secret ; mais se fonde seulement sur le péril ou la punition du parjure. Cela ne paraît pas ”, ajoute le même auteur, “ être un serment sacré & solennel, & on peut le rendre sensible par l'exemple de deux voleurs. L'un ayant volé quelque chose, le dit à son ami : eh bien, répond celui-ci, quelqu'un vous a-t-il vu ? Non, dit l'autre : cela vous appartient donc, tout comme si vous l'aviez acheté de votre argent. V. 11, p. 59 ”.

(b) Plusieurs gouverneurs de l'Amérique septentrionale étaient dans l'usage d'accorder aux marchands des pavillons de trêve, bien entendu qu'ils les leur vendaient : ces pavillons leur permettaient d'aller aux possessions des isles Françaises de l'Amérique, pour échanger des prisonniers : c'était là le prétexte ; le but était d'y porter des munitions & des vivres : deux ou trois prisonniers suffisaient pour faire passer une cargaison, & ils avaient soin d'en avoir toujours en réserve. Par cet abus, le gouverneur & les marchands s'enrichirent. On pourrait, il est vrai, alléguer de fortes raisons

ou refusait de conniver aux abus, il serait exclus de son office au bout de l'année, & c'est souvent de son office qu'il vit. Si les juges voulaient agir avec impartialité, & condamner un homme puissant & populaire, ils ne seraient probablement jamais réélus. Le fait est qu'ils sont incapables de bien juger, car ils sont très-ignorans, & lorsqu'ils auraient l'intention d'être justes, ils seraient trompés par leurs avocats. Pour achever de peindre l'état de cette colonie, je rapporterai un seul fait: il est arrivé plus d'une fois, que des personnes ont eu assez de crédit pour procurer une nouvelle émission d'argent en papier, uniquement pour frauder leurs créanciers; car ayant peut-être emprunté une somme considé-

en faveur d'un tel commerce; mais le gouvernement en eut de plus fortes pour le défendre: ce commerce n'en continua pas moins, parce que les gouverneurs y trouvaient leur profit comme les autres; ils l'encouragerent même. François Fauquier, lieutenant gouverneur de la Virginie, qui avec quelques autres, refusa de soutenir de telles infractions, refusa un offre d'environ 200 livres sterling, pour obtenir la permission de faire un seul de ces voyages.

nable, quand la différence du change était à 1200 pour 100, ils remboursaient ensuite par le moyen de la loi qu'ils avaient fait porter, la somme en nouveau courant, lorsque la différence était montée à environ 2500 pour cent. Telle est la situation de cette colonie; tels sont les habitans; aussi est-il peu nécessaire d'observer qu'elle déchoit chaque jour; car il est impossible qu'elle prospère avec tant d'abus. Son trafic aux Indes occidentales est diminué, en partie peut-être, parce que les autres colonies ont augmenté cette branche de leur commerce. L'ennemi lui fit perdre plus de 150 vaisseaux pendant la guerre; ses armateurs qui étaient nombreux, ont eu de mauvais succès. Obligés de lever un régiment pour la défense de la province, ils ont été chargés de taxes, & beaucoup de gens du peuple ont été opprimés par la manière de les collecter; car l'assemblée ayant déterminé la portion qu'en devait supporter chaque juridiction de ville, les habitans ont été taxés par le conseil de chacune d'elle (c), formé des

(c) Chaque juridiction de ville est admi-

assistans qui y résident, des justiciers, & de quelques francs-tenanciers : ceux-ci n'ont point consulté l'équité, dans la distribution des taxes, & devait être dans un tel gouvernement.

Après avoir tant dit de choses au désavantage de cette colonie, je serais ingrat & injuste, si je ne déclarais pas qu'il y a beaucoup d'hommes estimables, qui soupirent sur les malheurs de leur pays, & sentent que la forme de leur gouvernement en est la source, qui desireroient de le voir se réformer ; qu'ils sont honnêtes, polis, bons & hospitaliers envers les étrangers, capables des actions les plus généreuses, comme je l'ai éprouvé moi-même, pendant une maladie dan-

nistrée par un conseil formé par les *assistans* qui y résident, les justiciers de la ville, & six francs-tenanciers choisis annuellement par les bourgeois : la majeure partie y décide, comme si le tout était assemblé. Ils ont plein pouvoir de régler les affaires & intérêts de leurs villes respectives, d'accorder des licences aux maisons publiques & sont chargés de vérifier les testamens ; de veiller sur les tutelles, les administrations, &c. On en appelle de leur décision au gouverneur & au conseil, comme au tribunal suprême. Douglafs, Summary. V. 11, p. 83.

gereuse que j'essuyai à Rhode-island. Le papier y a peu de crédit, & la différence du change y est de 2500 pour 100.

Le quatrieme de Septembre je quittai Newport, je traversai la riviere au bac de Bristol, où elle a un mille de largeur, & j'arrivai le soir à Providence, après avoir passé deux fois encore la riviere. C'était la principale ville du pays qu'on appella d'abord *Plantation en Narraganset*; aujourd'hui elle est la seconde de la province de Rhode-island: elle est à trente milles de Newport, & une assez grande riviere l'arrose. Je la quittai le lendemain pour aller à Boston, & j'y arrivai au coucher du soleil, après avoir fait quarante cinq milles. Le pays que je parcourus n'est presque couvert que de prairies closes par des murs de pierres, & des rangées d'arbres de *pseudo acacia*, dont les feuilles séches engraisent, dit-on, les terres. Je passai un pont bâti directement au dessus d'une belle chute d'eau que fait la riviere de Pantukel: cette chute a environ vingt pieds de hauteur; elle se fait au travers des ouvertures nombreuses d'un roc qui la traverse, & sert de digues pour maintenir l'eau. Il y a deux ou trois moulins

bâti, afin de conduire les divers courans à leurs roues respectives (*d*): ils ont nui à la beauté du spectacle, qui ferait bien plus imposant & plus sublime qu'il n'est, s'ils n'en dérobaient pas une partie; car quoique la chute ne soit ni grande, ni majestueuse, elle est cependant la plus singulière & la plus pittoresque de celles qui m'ont frappé dans mon voyage.

Dans le chemin de Newport ici, je vis des vols prodigieux de ramiers qui dirigeaient leur course vers le midi; & dans quel moment qu'on regarde autour de soi dans le ciel, on y en voit toujours. Ces oiseaux de passage ont le plumage très-beau, & sont excellens à manger. Ce qu'on dit de leur nombre est incroyable; cependant le fait est si attesté, & il est si facile de s'en assurer, qu'on ne peut guere en douter. Vers le soir, ils se mettent sur des arbres, l'un

(*d*) Serait-ce une expression impropre, ou ces moulins n'ont-ils d'autre but que d'amener l'eau à leur roue? Cette expression m'a paru peu intelligible; mais comme je puis me tromper, j'ai cru devoir la conserver, en avertissant le lecteur.

sur l'autre & forment une masse si pesante, que les branches les plus fortes cèdent & rompent. Les habitans sortent alors armés de longues perches, & entuent un grand nombre en les frappant à la tête; car ils sont si fatigués de leur vol & si effrayés par l'obscurité de la nuit, qu'ils ne bougent point, & ne s'envolent que lorsqu'un bruit extraordinaire les allarme. Je trouvais rarement d'autres mets dans les lieux où je m'arrêtais, & pendant leur passage, le bas peuple ne vit que de ramiers.

Boston est la capitale de *Massachusetts-bay*, dans la nouvelle Angleterre; c'est une des plus grandes villes de l'Amérique septentrionale. Elle est située sur une presqu'isle, ou plutôt sur une isle jointe au continent par une isthme étroit & long d'un demi mille, au fond d'un havre spacieux & magnifique, défendu vers la mer par un grand nombre de petites isles. La longueur de cette ville est de deux milles, sur une largeur d'environ un demi mille. On y compte 3000 maisons & 18 à 20,000 habitans. A l'entrée du port est un beau fanal, & sur une isle, à une lieue de la ville, il y a un grand château, autour duquel on peut

placer 150 canons; de bonnes bateries l'environnent; celle qui a été bâtie par Mr. Shirlay est très-forte. Il y a aussi deux batteries dans la ville de seize à vingt pieces chacune, mais elles ne paraissent pas bien bonnes. Les maisons sont bien bâties, les rues bien percées, larges & pavées avec soin; il en est une surtout qui est la plus belle, la plus agréablement variée que j'aie jamais vue. Bolton ressemble enfin à une des meilleures villes des provinces d'Angleterre. Le pays qui l'environne est charmant: sur une colline voisine de la ville, il y a un signal pour donner l'allarme dans la campagne, en cas de quelque surprise.

Les principaux édifices publics sont trois églises, & treize ou quatorze maisons d'assemblée. le palais du gouverneur, le change, ou la maison où s'assemblent les cours de justice, *Faneuil Hall*, une maison de manufacture de toiles, une de travail, une de correction, un grenier public, & un très-beau quai qui a au moins demi milles de long, élevé par divers particuliers pour faciliter le chargement & le déchargement des vaisseaux. La plupart de ces édifices sont beaux; l'église nommée la *chapelle du roi*, est

très-élégante & d'ordre corinthien : il y a aussi une salle très-bien exécutée pour les concerts ; elle est d'ordre ionique. J'ai jugé que Boston était dans une situation mal saine , au moins en automne ; car pendant mon séjour , il y eut peu de nuits où l'on n'ensevelit fréquemment du monde.

La situation de la province de Massachusetts , en y comprenant le district de Plymouth (*e*) , est entre le quarante unieme & le quarante troisieme degré de latitude septentrionale , & environ sous le soixante & douzieme degré de longitude , ouest , de Londres. Le climat , le sol , les productions , la culture y sont à peu-près les mêmes qu'à Rhode-island ; elle est divisée en comtés & en juridictions de ville (*f*) ; chacune de ces der-

(*e*) *Sagadahor* & le *Main* , très-grands territoires au nord de New-Hansphire , appartiennent aussi à la province de Massachusetts : ils lui furent annexés par la nouvelle charte de 1691. Le *Main* forme un comté qu'on nomme *comté d'York* , & il envoie trois membres au conseil. *Sagadahor* qui lui est uni , en envoie un.

(*f*) Les juridictions de ville ont généralement six milles en carré , & sont divisées

nieres qui renferme quarante francs-tenanciers (g), a droit d'envoyer un membre à l'assemblée générale (h). Le nombre des représentans monte à 130 ou 140, dont quatre sont députés par Boston.

On estime que le nombre des habitans de cette province est de 200000, dont 40000 environ sont capables de porter les armes. Ils font un commerce considérable & de la nature de celui des Rhode-islandois; mais ils ont d'im-

en soixante trois parties égales, dont l'une est l'héritage du premier ministre colon, une est consacrée aux autres ministres, comme terre d'église, une est pour le bénéfice de l'école; les autres soixante portions sont distribuées à soixante personnes ou familles, qui en cinq années commençant à l'octroi, doivent y bâtir une maison pour habiter & défricher sept arpens de terre prête à être labourée.

(g) Selon la charte, chaque franc-tenancier doit posséder quarante schelings de franc-alleu, ou cinquante livres de bien à lui en propre: mais on ne l'observe pas strictement.

(h) Chaque ville qui renferme quarante francs tenanciers, a le droit d'envoyer un membre à l'assemblée; mais n'est pas absolument obligée de le faire, à moins qu'elle n'ait 80 francs-tenanciers.

portans objets d'exportation, que les Rhode-islandais n'ont pas, ou dont ils ont peu; tels sont les poissons salés & les vaisseaux. Ils construisent annuellement beaucoup de navires, qu'ils envoient chargés dans la grande Bretagne où ils se vendent bien. Ils exportent de *Boston*, de *Salem*, de *Marblehead*, & des autres différens ports de cette province, pour plus de... (i) tonneaux chaque année. Ils ont des manufactures florissantes; la distillation des liqueurs, l'huile, le fer occupent les principales; ils fabriquent des chapeaux de castor, qu'ils vendent à un moi d'or la piece, & dernièrement ils voulurent élever une manufacture de toiles qui devaient occuper les colons Irlandais; mais la guerre rendit bientôt la main d'œuvre si chere, qu'ils furent obligés d'abandonner leur projet. Ils essayent, comme dans les autres colonies, de faire des étoffes de laine; mais ils n'ont pu les perfectionner encore; & je crois qu'ils y réussiront difficilement, parce que la laine d'Amérique est non-seulement gros-

(i) Le nombre est en blanc dans l'original.

siere ; elle est encore très-courte , comparée à celle d'Angleterre. D'après les informations les plus exactes que j'ai pu prendre , je n'ai trouvé personne qui eut vu de la laine d'Amérique plus longue de sept pouces ; tandis que dans les comtés de Lincoln & de Leicester , elle a communément vingt-deux pouces de long. Dans les colonies du sud où j'ai voyagé , il y a peu de pâturages , & cette raison ou celle de la chaleur excessive y rend peut-être la laine fort courte. Les colonies septentrionales sont plus riches en pâturages , mais ils sont couverts de neige pendant quelques mois ; les moutons y demandent beaucoup de soins & d'attention pour les préserver des accidens , & des bêtes sauvages , & ces soins , joints à la modicité du produit , empêcheront qu'ils ne se multiplient beaucoup. Les Américains paraissent sentir ces raisons , mais malgré des défenses expresses , ils font tout ce qu'ils peuvent pour se procurer un nombre considérable de beliers d'Angleterre , afin d'améliorer & de multiplier l'espece de leurs moutons. Je ne fais ce que sont les pays au-delà de l'Alleghenny , & des bords de l'Ohio ; on les dit très-riches , cependant je crois que

le climat n'y est pas moins dur, & en combinant les diverses relations, j'ai lieu de penser que la cultivation y a peu modéré l'excès de chaleur & de froid qui s'y faisoit sentir. L'air devient plus sec & plus sain à mesure qu'on abbat les bois, qu'on défriche & met en valeur le terrain; mais le froid n'y est pas moins perçant, ni la neige moins fréquente. Je pense donc que quoique l'Amérique puisse avec des soins & une attention particulieres, produire une laine passable, elle ne sera jamais en état d'en produire assez, & d'une qualité qui suffise à la consommation nécessaire de ses habitans.

Un gouverneur, un lieutenant-gouverneur nommé par le roi, un conseil de vingt-huit personnes choisies chaque année par l'assemblée générale (*k*), approuvées du gouverneur, & une cham-

(*k*) Elles sont choisies par les nouveaux représentans & par les conseillers de la dernière année, de manière que chacun de ceux-ci a une voix pour sa propre réélection. Le gouverneur a la négative pour l'élection de chaque conseiller, sans être obligé d'en dire les raisons.

bre de représentans (1), élus annuellement par les francs-tenanciers, y composent le gouvernement.

Le gouverneur y dispose de tous les emplois militaires, & avec l'avis du conseil, il nomme & place les officiers civils, excepté ceux qui administrent les revenus publics; il convoque & proroge l'assemblée, & jouit d'une autorité fort étendue; ses appointemens, avec les tours de bâton, peuvent monter à 1300 liv. sterl. par an; joint au conseil, il doit vérifier les testamens, & peut accorder des divorces & des administrations.

Il y a plusieurs cours de justice. Un juge de paix peut connaître de tous les procès, dont la valeur est au dessous de vingt schelings sterlings, mais on appelle de sa sentence à la cour inférieure des plaids communs du comté, & de-là à la cour supérieure, lorsqu'elle y vient

(1) Il faut que chaque représentant réside dans la juridiction pour laquelle il est élu, & qu'il le soit à la pluralité des voix, relativement au nombre des votans, non relativement aux suffrages qu'ont eu les autres prétendans. Il a des appointemens, mais il paye l'amende, s'il néglige son devoir.

tenir ses sessions : celle-ci entend & termine les affaires criminelles, & elle est composée d'un chef de justice & de quelques assesseurs. Si sa décision paraît injuste à une des parties, on peut obtenir une révision de la cause devant les jurés élus, si je ne me trompe, les uns par les parties, les autres par l'ordre établi entre les habitans : on peut même obtenir une seconde révision devant l'assemblée. Le dernier ressort est sa majesté ou son conseil ; mais seulement dans les procès dont la valeur est de 300 liv. sterlings, & il faut faire l'appel quinze jours après le jugement.

La religion dominante est ici comme dans toutes les autres parties de la Nouvelle Angleterre, celle des *congrégationalistes*, croyance qui ne diffère qu'en quelques articles peu essentiels de celle des presbytériens. Il y a cependant encore des habitans de diverses croyances, particulièrement l'anglicane qui semble s'y étendre de jour en jour. On a bâti dernièrement une église à Cambridge, en face du collège ; ce qui a fort allarmé les congrégationalistes qui l'envisageaient comme un coup fatal porté à leur religion. L'édifice est élégant, & Mr. *Apthorps*

thorps qui en est le pasteur, est un jeune homme aimable, fort poli, rempli de talens, d'un grand faveur & d'une conduite irréprochable (*m*).

Les arts & les sciences y ont fait plus de progrès qu'en aucun autre endroit de l'Amérique. Le college de *Harward* a été fondé, il y a plus de cent ans, & quoique son plan ne soit pas aussi bon qu'il pourrait l'être, ses effets ont été remarquables. On ne peut nier que les arts ne soient plus avancés dans *Massachusetts-bay*, qu'en *Pensylvanie* ou à *New-york*. Les bâtimens publics y ont plus d'élégance; on y trouve plus généralement du goût pour la musique, pour la peinture, pour les belles-lettres.

Le caractère des habitans s'est adouci; ils sont devenus plus aimables: mais le puritanisme & l'esprit d'intolérance n'y

(*m*) J'ai appris que cet ecclésiastique eut tant à souffrir des oppositions & des persécutions des congrégationalistes, qu'il fut obligé de résigner son bénéfice & de quitter la colonie; il s'est retiré en Angleterre, & je crois, dans la province de *Surrey*, où il occupe une cure qui lui fut donnée par le défunt archevêque *Secker*.

font pas encore éteints. Les gens de distinction des deux sexes y sont hospitaliers & de bon naturel, mais leur civilité y est gênée par trop d'exactitude & de formalités. Les femmes même qui semblent tenir de la nature, des manières aisées & gracieuses, ont ici une roideur, une réserve que n'ont pas celles des autres colonies. Leur taille est régulière, elles sont belles, ont le teint beau & délicat; mais on dit généralement, & cela même est passé en proverbe, qu'elles ont les dents mauvaises.

Ce caractère se fait remarquer davantage dans le bas peuple, & ce qui lui est particulier encore, c'est qu'il est d'une curiosité impertinente & très-questionneur. On m'a parlé d'un Philadelphien, qui voyageant dans les provinces de la Nouvelle Angleterre, essuya beaucoup de ces questions impertinentes, & qui, pour s'en délivrer, employa un expédient qui ne l'était guère moins. Il avait observé que lorsqu'il entrait dans un *ordinaire* (n), chaque individu de la famille avait une ou deux questions à

(n) On appelle ainsi les auberges en Amérique,

lui proposer , relatives à lui , à son histoire , & que jusqu'au moment où ils étaient satisfaits , où ils avaient conféré ensemble & comparé leurs informations , il n'était pas possible d'obtenir aucun rafraichissement. Il prit donc le parti d'appeler en arrivant , le maître , la maîtresse , les fils , les filles , les valets & les servantes , & les ayant rassemblés , il leur parlait ainsi. “ Dignes gens , je
” suis B. F. de Philadelphie ; mon mé-
” tier est . . . & je suis garçon. J'ai quel-
” ques relations à Bolton , & j'y vais faire
” visite : j'y demeurerai peu , & m'en
” retournerai pour veiller à mes affaires ,
” comme le doit un homme prudent .
” Voilà tout ce que je connais de moi-
” même & tout ce que je puis vous en dire.
” Ayez donc à présent pitié de moi &
” de mon cheval , & donnez quelque
” rafraichissement à tous deux ”.

Des situations & des manieres singulieres produisent des coutumes qui le sont aussi , & souvent ce qui paraît être un effet d'un caractère grossier , se trouvera après une recherche plus profonde , provenir de la simplicité & de l'innocence des mœurs. Une maniere extraordinaire de faire sa cour , pratiquée par

le bas peuple dans cette province , a donné lieu à cette réflexion : il l'appelle *amusement*. (o). Un jeune homme amoureux , & qui desire épouser celle qu'il aime , va trouver ses parens , sans le consentement desquels aucun mariage ne peut s'y faire ; & s'ils n'ont point d'objections à opposer , ils lui permettent de l'*amuser*, ou de lui faire sa cour pendant une nuit : les peres vont se coucher à l'heure accoutumée , & laissent les jeunes gens qui veillent autant qu'ils le veulent , puis vont se coucher ensemble , mais sans se déshabiller entièrement , afin d'éviter le scandale. Si les jeunes gens se con viennent , tout est bien , les bans sont publiés , & ils sont mariés sans délai ; si non , ils se séparent & ne se revoient peut-être jamais , à moins que la fille ne soit enceinte , ce qui arrive rarement : alors le jeune homme est obligé de l'épouser , sous peine d'excommunication (p).

(o) Le mot anglais *tarry* a diverses significations , mais celle-ci me parait seule supportable au figuré. Johnson fait venir ce mot du mot gaulois , *targir*.

(p) Un particulier qui voyageait , il y

La province de Massachusset-bay paraît déchoir depuis quelques années. Ses habitans ont perdu diverses branches de commerce, qu'ils ne recouvreront probablement jamais. Ils fournissaient au Connecticut & à diverses autres colonies des marchandises fines, & recevaient de l'argent en retour; mais depuis l'usage du papier, ils sont privés d'une partie de ce commerce. Leur commerce mari-

a quelque tems, sur les frontieres de Virginie, où il y a peu d'établissemens, fut obligé de se réfugier un soir dans une miserable plantation qui renfermait le maître, sa femme, sa fille qui avait seize ans, & un ou deux nègres. Il était fatigué & pria qu'on lui montrât où il devait coucher: on lui indiqua un lit dans le coin de la chambre où ils étaient. Le voyageur fut embarrassé, mais accablé de lassitude, il se déshabilla à demi, & se mit au lit. Quelque tems après, la dame vint se mettre à côté de lui, puis son mari, enfin la jeune demoiselle. Dans un pays séparé de toute société civilisée, ceci ne peut provenir que de simplicité & d'innocence; & en effet, c'est une observation générale & vraie, que les formalités, les égards deviennent nécessaires à mesure que les mœurs se corrompent: c'est dans les grandes sociétés cultivées qu'il faut craindre le vice & les pièges de la duplicité, parce qu'ils y dominent toujours.

time est beaucoup tombé , parce qu'ils ont mis moins de soin & d'industrie dans la construction de leurs vaisseaux , & leurs pêches ont eu moins de succès. Ils sou-
doient encore 6 à 7000 hommes de trou-
pes provinciales pendant cette guerre ,
& sont chargés de fortes taxes ; on les
a imposés & sur les biens réels & sur
les personnels. On m'a dit , & il est vrai-
semblable que plusieurs marchands de
Boston ont payé chaque année près de
400 livres par an. La distribution de ces
taxes se fait par des officiers particuliers ,
qui joints à des hommes choisis , aux
commissaires des quartiers , aux inspec-
teurs & à d'autres personnes , sont élus
annuellement par des bourgeois , pour
diriger & régir chaque juridiction par-
ticulière de ville.

Il y a moins de papier argent dans
cette colonie , que dans aucune autre de
l'Amérique : le courant y est générale-
ment de l'or & de l'argent , & *Boston* y
est , je crois , le seul endroit où l'on batte
monnaie.

On m'a parlé d'une loi contraire aux
saines maximes de la politique , en usa-
ge dans cette province , qui défend à
tout commandant de vaisseaux d'y ame-

ner des étrangers, sans donner caution qu'ils ne lui seront pas à charge.

Cependant, en général, Massachussetbay est une province riche, peuplée, bien cultivée. Avant de la quitter, je raconterai une histoire extraordinaire, que je tiens de personnes dignes de foi, parce qu'elle met les mœurs & le caractère des habitans dans le plus grand jour.

Il y a quelques années que le commandant d'un vaisseau de guerre de sa Majesté en station à Boston, avait ordre d'aller de tems à autre en croisiere, pour protéger notre commerce & nuire à l'ennemi. Il revint d'une de ses courses un dimanche, & comme il avait laissé sa femme à Boston, celle-ci se rendit au bord de l'eau; dès qu'elle eût appris l'arrivée du vaisseau, pour recevoir son époux. Le capitaine en abordant, l'embrassa avec tendresse; grand scandale pour les spectateurs qui trouverent cette action fort indécente, & une profanation évidente du jour du sabbat. Dès le lendemain, il fut cité à paraître devant les magistrats qui, avec des censures severes & des exhortations dévotes, le condamnerent à être fouetté en public.

Le capitaine réprima autant qu'il le put son indignation & son ressentiment, & comme cette punition très-fréquente n'entraînait aucune infamie, ne laissait aucune tache de déshonneur, il s'y soumit, continua de voir la meilleure compagnie, en était bien reçu & vécut en apparence comme bon ami avec tous. Enfin le tems de sa station expira, il fut rappelé. Il alla donc prendre congé de ses *dignes amis*, avec une feinte tristesse, & pour passer encore un jour heureux ensemble, il invita les magistrats & les principaux citoyens, de venir diner avec lui à bord de son vaisseau le jour de son départ. Ils acceptèrent son invitation, & le festin fut gai & animé. Mais le fatal moment où il fallait se séparer arriva; l'ancre était levée, les voiles déployées, il n'y avait plus que le signal à donner pour se mettre en route. Le capitaine prit affectueusement congé de tous, les accompagna sur le tillac, où le contre-maitre & tout l'équipage étaient prêts à les recevoir. Là, il les remercia de nouveau de toutes les bontés qu'ils avaient eu pour lui, assura qu'il en conserverait un souvenir éternel, & qu'il aurait souhaité pouvoir y

répondre d'une manière plus digne d'eux. Un seul point de civilité restait à régler entr'eux ; il était en son pouvoir de le bien remplir , & son intention était de le faire de tout son pouvoir. Il leur rappella ce qui s'était passé , ordonna à l'équipage de les garotter , les fit amener l'un après l'autre au passage , où le contre-maitre les dépouilla de leur chemise , & avec un fouet à neuf bouts , il leur en fit appliquer trente-neuf coups à chacun. Alors ils furent poussés dans leurs chaloupes parmi les cris & les acclamations de l'équipage , & le capitaine fit voile dans le même instant pour l'Angleterre (*g*).

NEW - HAMPSHIRE.

Le douze Octobre, je m'embarquai

(*g*) Cette histoire a paru dernièrement sur un de nos pamphlets , racontée avec sel , mais avec quelque différence dans l'occasion , & la manière de la punition du capitaine. L'auteur ne peut dire quelle narration est la plus exacte , il s'en tient à ce qu'on lui raconta à Boston ; toutes deux sont également au but qu'il se proposait , en racontant la sienne.

pour la riviere de Piscataqua en New-Hampshire, à bord du Winchester, vaisseau du roi de cinquante canons, commandé par le capitaine Hale, & nous y vinmes ancrer le jour suivant, après une navigation agréable.

La capitale de cette province est *Portsmouth*, située au bord de la riviere, ville peu considérable & presque toute bâtie en bois. On ne peut dire de New-Hampshire que bien peu de choses qui different de ce que nous avons dit de Massachusetts bay. Le climat, les productions, le gouvernement, la religion, les mœurs y sont semblables. On y compte environ 40000 habitans, 5000 hommes de milice, & 6 à 700 hommes de troupes provinciales. Il n'y a que deux missionnaires de l'église anglicane, dont l'un dernièrement a prié qu'on le plaçât à Rhode-island. Les principaux objets d'exportation sont le poisson, les bestiaux, les vaisseaux dont on construit environ 200 par année, des mâts pour la marine anglaise; ceux-ci sont de pin blanc (1), & je crois qu'ils sont les plus beaux

(1) *Pinus strobus*.

qu'il y ait au monde : on en trouve de quarante verges de long , & d'autant de pouces de diamètre ; on ne les coupe que lorsque la terre est couverte de neige , car il serait impossible de les amener à la mer dans un autre tems. Lorsque ces arbres sont abattus , ils attellent 70 à 80 paires de bœufs pour les trainer sur la neige. Il est très-difficile de les mettre d'abord en mouvement , & c'est ce qu'ils appellent les *lever* ; mais quand enfin ils en sont venus à bout , ils ne s'arrêtent quoiqu'il arrive , que lorsqu'ils ont atteint le rivage. Il y a fréquemment des bœufs qui succombent ; alors on les dételle tout de suite , & quelquefois ils sont obligés d'en expédier cinq ou six paires. Les forêts où croissent ces mâts sont réservées à la couronne , qui y a un intendant qu'elle nomme ; ordinairement , c'est le gouverneur de la province. Ce n'est pas le seul moyen qu'emploie le gouvernement pour conserver ces arbres utiles pour la marine royale ; & je crois qu'il y a un acte du parlement qui défend sous peine d'amende , d'abattre ou détruire aucun pin blanc , d'une dimension déterminée , qui ne croît pas dans les limites des terri-

toires des juridictions des villes, sans la permission de sa Majesté, dans aucune des provinces de la nouvelle Angleterre, de New-york, ou Jersey; défense absolument nécessaire, soit qu'on la considère, comme assurant des provisions pour l'entretien de la marine, soit comme une limite à la *chasse du feu*, pratique destructive, imitée des Indiens. C'était la coutume d'aller en grand nombre dans les bois en hyver, & de mettre le feu aux broussailles & arbustes, dans une circonférence de plusieurs milles. Ce cercle se resserrant par gradation, les bêtes fauves, les animaux sauvages qui s'y trouvaient, fuyaient les flammes jusqu'à ce qu'ils se trouvassent rassemblés pêle-mêle dans un petit espace. Alors aveuglés & suffoqués par la fumée, grillés par le feu, épouvantés & tremblans, ils s'ouvraient un chemin au travers des flammes, & ne paraissaient au grand jour que pour être percés par les chasseurs qui les attendaient au dehors. Les arbres renfermés dans ce cercle, n'étaient pas consumés, mais desséchés, ils ne végétaient plus & périssaient; & comme le feu ne se rassemblait pas seulement au centre, mais s'étendait au dehors & sub-

listait souvent plusieurs semaines, jusqu'à ce que la pluie ou quelque autre circonstance accidentelle l'eût éteint, la dévastation que ces incendies causaient dans les bois est incroyable. Je fus témoin un jour d'un pareil incendie arrivé par accident; il présentait le spectacle le plus effrayant & le plus terrible: il s'étendit fort loin & brûla plusieurs semaines, avant que les habitans pussent l'arrêter; ils y réussirent enfin, en coupant par bandes fort longues & larges, les bois taillis qui étaient sous le feu: la communication fut coupée, & il périt avec ses alimens. En Virginie, & aussi, ce me semble, dans les autres colonies, il y a un acte exprès de l'assemblée, passé la douzième année du règne de sa Majesté, pour défendre l'usage de cette chasse.

On m'a dit à Portsmouth, que la province de New-Hampshire s'est enrichie pendant la guerre, par la perte de ses propres vaisseaux, qui étaient communément assurés au dessus de leur valeur.

Le papier est ici en grand discrédit, il n'est pas meilleur que celui de Rhode-island.

REFLEXIONS GÉNÉRALES.

Après un si long voyage dans ce vaste continent, je demande que le lecteur ait l'indulgence de me permettre de m'arrêter un instant, pour jeter en arrière un coup d'œil général, avant que de finir. Une idée aussi étrange que chimérique a saisi généralement l'esprit humain. L'empire, dit-on, voyage vers le couchant, & on attend avec une sorte d'empressement & d'impatience le moment fixé par le destin, où l'Amérique donnera des loix au reste du monde; mais s'il est une idée illusoire & trompeuse, c'est celle-ci.

L'Amérique est formée pour le bonheur & non pour l'empire. Dans une course de 1200 milles, je n'ai pas vu un seul objet qui sollicitât la charité; mais j'y ai vu des causes de faiblesse insurmontables qui empêcheront nécessairement qu'elle ne devienne un état puissant. Nos colonies peuvent être divisées en septentrionales & en méridionales: le Susquehannac peut en être la limite commune; il sépare le Maryland de la Pensylvanie.

Les colonies méridionales ont tant de

causes inhérentes de faiblesse , qu'on ne peut supposer qu'elles parviendront jamais à une force réelle ; le climat en rend les habitans indolens , inactifs , peu entreprenans ; on le voit dans chaque trait de leur caractère. J'ai vu dans la Virginie , & ce n'est pas une chose extraordinaire , un homme dans la vigueur de l'âge , étendu sur une couchette , se faisant éventer & chasser les mouches par un esclave , pendant qu'il reposait.

Les colonies méridionales , en exceptant Maryland qui est la moins étendue & la moins considérable , ne seront jamais fort peuplées ; car elles ne sont pas renfermées dans des limites déterminées , mais s'étendent vers le couchant dans un espace que rien ne borne. Les hommes , plutôt que de s'appliquer à des travaux qui demandent beaucoup d'action , de la constance & de la force , se retireront par gradation vers le couchant , & s'établiront sur un sol neuf qu'on dit être plus fertile , & où ils pourront s'y livrer à cette indolence , à cette inapplication qui leur y devient naturelles ; défauts qui suivent , ou amènent l'esclavage. Deux esclaves nègres , au milieu de ces nouveaux déserts abondans ,

flatteront leur indépendance , leur inertie , & les terres sur les côtes seront toujours faiblement peuplées.

La cultivation des terres par les Nègres , est encore une cause de faiblesse qu'on ne vaincra pas. Le nombre des Nègres dans les colonies méridionales est égal , ou surpasse celui des blancs ; & ils propagent & multiplient davantage : leur situation est déplorable , leur travail très dur , leur nourriture mauvaise & peu abondante , le traitement qu'ils éprouvent est cruel , & ils ne peuvent être que des objets de terreur pour leurs tyrans inhumains.

Les Indiens qui bordent les frontieres doivent être encore une raison d'inquiétude & de terreur. Les Indiens méridionaux sont nombreux , & se gouvernent avec une politique plus sage qu'autrefois ; l'expérience les a instruits , & ils ne font plus la guerre aux colonies , sans y répandre la terreur & la désolation : ils savent se réunir & agir de concert. Tel est l'état actuel des colonies méridionales.

Celles du nord sont d'une constitution plus forte , mais elles ont d'autres obstacles à vaincre , qui ne sont pas moins insurmontables. Leurs limites sont déterminées ,

pinées, elles se peupleront sans doute; car quoique les colons se retirent volontiers vers les frontières de l'établissement, ils se déterminent difficilement à s'établir au de-là où ils trouvent des loix & un gouvernement différens, & où il faudrait faire partie d'un autre peuple. Mais si on considère ma proposition sous un point de vue général & abstrait, ces colonies seront d'autant moins puissantes qu'elles auront moins de territoire; elles ont encore de plus grands désavantages & de plus réels à surmonter. Composées de différentes nations que divisent les mœurs, la religion, le langage, une jalousie mutuelle les anime, & elle est fomentée par l'intérêt, par le desir de la domination. Le zèle de la religion y couve, comme le feu sous la cendre, dans le cœur des différens sectaires qui les habitent, & il éclaterait par la flamme d'une persécution générale, s'il n'était réprimé par les loix & une autorité supérieure. Les paisibles Quakers même s'efforcent de gagner la prééminence, & prouvent d'une manière frappante, que les passions sont plus fortes qu'aucun principe de religion.

Les colonies envisagées séparément, sont donc faibles au dedans; mais on pourrait supposer qu'elles pourraient devenir fortes par leur union. Cependant cette union paraît presque impossible; elle l'est moralement, car quand l'Angleterre n'interviendrait pas pour s'y opposer à la domination de l'une, pour réunir les autres sous elle, les colonies entendent trop la politique de balancer leur pouvoir réciproque, pour demeurer paisibles spectatrices des efforts que ferait l'une d'elles, pour en subjuguier un autre. Et même, en supposant qu'elles pourraient se réunir sous une même tête, il est douteux qu'on puisse gouverner un empire aussi étendu, parce que les communications, les correspondances, le commerce, d'autres circonstances encore y feront toujours difficiles, & en sépareraient trop les diverses parties. Une association ou confédération, au moins permanente, est aussi difficile à supposer: car le feu & l'eau ne sont pas plus hétérogènes que les différentes colonies septentrionales. Rien ne peut surpasser l'émulation & la jalousie qui les animent réciproquement. Les habitans de Pensylvanie & de New-

York, ont une source inépuisable d'animosité dans le commerce des Jerseys. Le commerce de Connecticut la nourrit entre les habitans de Massachusset-bay & ceux de Rhode-island.

Les Indes occidentales sont un sujet d'émulation pour toutes ; leurs limites mutuelles sont entr'elles une source constante de division & de procès. En un mot, la différence du caractère, des mœurs, de la religion, des intérêts des colonies est telle, que (si j'ai quelque connaissance de l'homme,) je crois certain qu'il y aurait une guerre civile d'un bout du continent à l'autre, si on les abandonnait à elles-mêmes, & dans ces circonstances, les Indiens & les Nègres pourraient bien trouver le moment qu'ils cherchent de les exterminer toutes à la fois.

Si cependant une union, ou une alliance permanente pouvait avoir lieu, ce que je ne croirai jamais, elle ne pourrait former un empire puissant & libre ; car telle est l'étendue des côtes occupées par les colonies Américaines, qu'elles ne peuvent être défendues que par une grande puissance maritime. Il faut premièrement que l'Amérique soit maîtresse

de la mer, avant qu'elle puisse être indépendante & maîtresse d'elle-même. Supposez les colonies aussi peuplées qu'elles peuvent l'être, supposez-les en état d'entretenir constamment 100,000 hommes sous les armes, supposition qui me parait fort extravagante; une demi douzaine de frégates ravageraient & dévasteraient facilement toutes ces contrées d'un bout à l'autre, sans que leurs habitans pussent l'empêcher. Le pays est tellement entre-coupé de grandes & rapides rivières, qu'il est impossible d'y établir des ponts, & que la communication y est toujours interceptée par la nature seule. Dans de pareilles circonstances, une armée ne peut agir avec succès; ses opérations pénibles n'atteindraient jamais à leur but.

Il y a plus encore: une grande partie de l'opulence & du pouvoir de l'Amérique, dépend de ses pêches & de son commerce aux Indes occidentales. Sans ces ressources, elle ne pourrait subsister, mais ces ressources sont dépendantes de l'Etat qui aurait la souveraineté de la mer. Je conclus donc que l'Angleterre maintiendra sa supériorité en Amérique, aussi long-tems qu'elle regnera sur

les mers ; mais au moment qu'elle fera privée de l'une , elle perdra l'autre ; car si cet empire devait tomber entre les mains de la France , de la Hollande , ou de telle autre puissance , j'ose prédire que l'Amérique deviendrait bientôt soumise à son pouvoir. J'excepte de ceci , les établissemens formés dans l'intérieur de l'Amérique. Je pense donc que la meilleure politique serait d'augmenter les colonies actuelles , mais de n'en point établir de nouvelles : car s'attendre que les colonies actuelles seront bridées par des colonies intérieures , dévouées à la mere-patrie , c'est s'attendre à ce que l'expérience ne justifie point , & à ce que la nature des choses ne permet pas d'espérer. Jamais les hommes ne seront subordonnés à un pouvoir qui ne peut les atteindre.

Le 20 Octobre , je m'embarquai à bord du Winchester , & j'arrivai au Sund de Plymouth le 21 Novembre , après un voyage orageux & pénible.

